

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 536—SAMEDI, 11 AOUT 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MME CASIMIR-PEBIER, FEMME DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 11 AOUT 1894

SOMMAIRE

TEXTE : Page d'histoire, par Benjamin Sulte.—La plume, par Henry Fève.—Carnet du MONDE ILLUSTRE.—Mme Casimir Perier.—Les sources Saint-Léon.—Primes du mois de juillet : Listes des réclamants.—Dans les glaciers de l'Engadine (avec gravures), par Victor Tissot.—Nos gravures.—Poésie : Le point du jour, par Léon Lorrain.—Nouvelle : Une tache d'encre, par S. Boulés.—Fête nuptiale, par Aimée Fabrigue.—Old England.—Carnet de la cuisinière.—Galerie échiquienne (avec portrait) : M. O. Trempe, par un Pion.—Faits scientifiques : La glacière ; Les microbes dans le pain ; Vaccinations et revaccinations ; Photographie de l'électricité.—Le jeu d'Échecs.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES : Portrait de Mme Casimir-Perier, femme du Président de la République Française.—Constantinople : Le tremblement de terre : Les habitants réfugiés dans les cimetières.—Le pont de la tour, à Londres.—A travers le Canada : Hôtel Saint-Léon : Vue de front ; Kiosque où se fait la mise en barrique de l'eau minérale ; La Rivière-du-Loup.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

PAGE D'HISTOIRE



PERMETTEZ que je vous raconte la fondation de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa.

Au tour de 1850 les esprits étaient préparés dans ce but ; on entendait beaucoup parler du cercle littéraire des Trois-Rivières (1844), de l'Institut de Québec (1848), et de l'Institut canadien de Montréal alors dans tout son éclat. En 1850, M. W. P. Lett fondait un club dramatique (anglais) à Bytown. Le collège Saint-Joseph se construisait (1851) — le goût de l'étude se répandait de plus en plus.

W. F. Powell, citoyen remuant, incommode aussi, avait organisé un cabinet de lecture dans une maison qui formait le coin des rues Sparks et Elgin, là où se trouvent à présent les bureaux du Pacifique. La première année, les charges d'officiers furent partagées entre Anglais et Français, mais en 1852, M. Powell demanda brutalement l'exclusion des Français ; il aurait été battu cependant, mais nos gens firent la séparation d'eux-mêmes. M. Jean Baptiste Turgeon (qui vit encore et se porte comme un charme) l'homme le plus énergique de cette époque parmi nos compatriotes de Bytown, s'adressant à M. Powell, lui dit :

— Nous sommes en état de faire mieux qu'un simple cabinet de lecture : nous allons fonder un institut qui durera plus longtemps que vous et moi. Votre cercle n'a pas pour un an d'existence, il est privé de l'appui des Canadiens !

En effet, établi le jour de la Saint-Jean-Baptiste

1852, l'Institut est encore florissant. Le cabinet de lecture de Powell n'a pas duré deux ans.

M. Turgeon, premier président de l'Institut, devint maire de la ville en 1853.

Si je ne me trompe, l'Institut a donné jusqu'à ce jour plus de quatre cents soirées publiques.

Le premier chemin de fer qui rattacha Bytown au reste du monde, fut celui de Prescott, en 1853. Le Grand-Tronc devant passer par Prescott pour relier Montréal avec Kingston et Toronto, il était naturel de l'amorcer au plus près possible. L'Institut donna un grand dîner en cette occasion et une soirée littéraire.

En 1854, Bytown devient ville d'Ottawa, avec une population de dix mille âmes, dont un tiers au moins de Canadiens-Français. Depuis 1830 jusqu'à ce jour, nous avons maintenant notre proportion du tiers et, sans les annexions de ces dernières années, nous compterions pour la moitié du tout.

Pour donner une existence légale à l'Institut, il fallait déposer sa constitution écrite au bureau d'enregistrement. Cette constitution, rédigée en français, fut refusée par le chef du bureau. C'était en 1856. M. Cartier était ministre, il exigea l'insertion du texte français et voilà comment cette pièce figure dans les registres de la ville et du comté de Carleton. Ce n'est pas vous ni moi qui pourrions faire insinuer un document français dans ces augustes archives ! L'horreur du français conserve ici toute son intensité.

L'Institut est notre foyer national. On s'y donne rendez-vous à tout propos. C'est là que nous concertons nos agissements. Les salles en sont toujours occupées. Même aux plus mauvais jours, nos gens lui sont restés fidèles. Incendié quatre ou cinq fois, l'Institut renaissait de ses cendres plus courageux et plus pimpant que jamais—par exemple, ce n'était pas sans de lourds sacrifices. Plus d'un Canadien d'Ottawa a dépensé deux ou trois cents piastres pour soutenir ou relever cette institution. On a vu les hommes de métier travailler gratuitement à réparer l'édifice embellir les salles, etc.

Cette note historique est venue sous ma plume au moment où j'allais vous décrire la délicieuse fête du 24 juin dernier à l'Institut, de sorte que, voulant parler du présent, je me suis perdu dans le passé—et j'ai mis un mois à vous faire parvenir mon manuscrit.

Benjamin Sulte

LA PLUME



NCIEN style romain dessinant l'écriture sur la cire, plume légère comme la pensée, arrachée à l'aile de l'oiseau, rapide comme elle, petit bec de fer baveur d'encre qui trace sur la plaine blanche du papier les sillons noirs de l'idée, je suis l'outil enfantin et puissant, l'impondérable

et redoutable levier, manié entre deux doigts, avec lequel l'esprit humain soulève le monde, et je grave sur l'âme même des hommes en écrivant sur une feuille mince.

Jadis, j'avais la parole pour rivale, le verbe sonore des orateurs et des agitateurs qui soulevait la rumeur d'océan des foules et ne faisait battre qu'un seul cœur dans le peuple rassemblé au forum ; mon écriture débile était dédaignée et ignorée du plus grand nombre. L'homme parlait tout haut sa pensée, et les traditions de la sagesse comme celles de la haine passaient de bouche en bouche. Mes papyrus mystérieux n'étaient connus que de quelques érudits, et mon rôle modeste se réduisait à léguer aux générations à venir les

beautés créées par les poètes et le souvenir des faits accomplis.

Aujourd'hui, j'ai vaincu le verbe, et les hommes ne se parlent plus guère ; la vaine sonorité des sons ne peut lutter contre le petit signe aphone que je trace sur un morceau de chiffon éparé, et la voix du plus puissant n'est plus que la voix d'un insecte à côté de ma formidable télégraphie muette, car ce que j'écris s'entend au même moment d'un bout du monde à l'autre, et le petit crac-crac que je fais en griffant le papier retentit en même temps dans des milliers d'oreilles. Les machines Marinoni rendent omni-présente la pensée d'un homme, à l'égal de celle d'un dieu.

* *

Mais, si facile à manier, le premier venu peut se servir de moi et dispose de ma force, pour le mal comme pour le bien. Je chante sous les doigts des pétes et grince entre des mains grossières, mauvaises ou bienfaisantes, selon l'esprit qui médite ; ma trace légère, inspirée par le génie, est éternelle ou s'efface comme un charbonnage informe au premier souffle ; arme innocente et idéale de l'esprit, je deviens à l'occasion cœur et complice du poignard du fanatique ; comme l'enthousiasme et la bonté, j'inocule à volonté la haine et la colère ; je sers le despotisme et la révolte, et mes crachats d'encre sont parfois semblables aux taches de sang sur la main du meurtrier.

Aussi les hommes me détestent-ils autant qu'ils m'aiment, et on a peur de moi. Pour moi, petit instrument fragile de la pensée, on prépare, à la moindre alerte, les cachots mélodramatiques, le géolier bourru secoue le tocsin de ses clefs, les terribles agents passent leurs doigts conquérants sur leurs moustaches crochues et me regardent de travers, les juges revêtent leurs robes sévères, les Chambres concentrent sur moi la désignation forcée de cinq cents index implacables, déjà, dans les ports, des steamers chauffent pour les relégations dans les exotismes pénitenciers dont on me menace, et il n'est pas jusqu'à moi-même qui, parfois, ne parle contre moi et ne me signale personnellement à la vindicte générale.

* *

Il en est ainsi depuis que les hommes se servent de moi pour s'exprimer. Souvent, on m'a promis une liberté qu'on m'a vite retirée, quelques violents ayant gâté tout de suite mes affaires ; et j'ai paru de nouveau, comme d'habitude, toute noire des crimes rouges des autres. En vain, ces temps-ci, me faisais-je toute modeste, sage et même édifante, retenant jusqu'à mes ironies et évitant de caresser de mes barbes malicieuses le nez chatouilleur de nos dignitaires. Je me faisais toute petite. Et voilà qu'un assassin arrive, et que c'est encore à moi qu'on s'en prend.

Et je ne peux m'empêcher d'en sourire dans ma conscience humble de simple instrument, moi qui ne donne que l'expression de la pensée humaine et qu'on condamne comme la pensée elle-même et comme si on la supprimait en me brisant. Je ne suis, en effet, que ce que me font les hommes et, si je deviens quelquefois haineuse, c'est qu'ils le sont eux-mêmes.

* *

Noble ou cynique, telle qu'elle est, je traduis votre âme. Et c'est elle qu'il faudrait changer. Le silence qu'on m'impose ne prouve rien. La pensée, qui ne parle plus, agit. Et c'est encore moi, la bavarde, la moins dangereuse.

HENRY FÈVE.

Ne faites jamais couler les larmes : Dieu les compte.—Mme LAMBERT.

Il est naturel à l'homme de vaciller ; on les compte par milliers les Jérémies de salon et les Ezéchiels de journal.—FR COPPÉE.

L'esprit affiné, endiablé, vif et pénétrant de certaines femmes, est une arme devant laquelle nous ne saurions rester impunément.—E.-Z. MASSI-COTTE.



La grande convention des pompiers américains aura lieu à Montréal, du 14 au 17 courant.

**

M. Casimir-Perier, président de la République Française, est quarante fois millionnaire.

**

Casario Santo, l'anarchiste-assassin du président Carnot, a été condamné à mort le 3 de ce mois. L'époque de l'exécution n'est pas encore connue.

**

A Chicago, le 2 courant, un incendie se déclara entre l'avenue Blue Island et la rue Roby. La conflagration dura trois heures, et détruit pour 3,000,000 de dollars.

**

A cause de la peste noire qui sévit effroyablement en Chine, le Pacifique refuse d'admettre à bord de ses trains un seul des Fils du Ciel venant directement du Céleste Empire.

**

Le 30 juillet, au Soudan, les Français, attaqués par les indigènes, les repoussent et, profitant de leur victoire, s'emparent du village où s'étaient fortifiés leurs ennemis.

**

Behanzin, l'ex-roi du Dahomey, a assisté à une messe célébrée pour le repos de l'âme du président Carnot. Placé près du maître-autel, on dit que le souverain païen assista à la cérémonie avec autant de recueillement qu'un catholique.

**

Le mois de juillet se termine, à l'île d'Orléans, par une sorte de révolte des habitants du village de Saint-Jean, qui refusent de payer un faible droit frappant les marchandises débarquées sur un quai qu'ils ont cédé au gouvernement.

**

Le Labrador, de la ligne Dominion, est le plus gros et le plus rapide des vaisseaux qui font le service entre Montréal et Liverpool. Il vient d'opérer sa dernière traversée en trois heures de moins que la précédente, qui était déjà la plus rapide qu'il eût faite.

**

Un nouveau soulèvement se prépare peut-être au Brésil ; un complot contre la vie du nouveau président ayant été dénoncé, de nombreuses arrestations ont été opérées. Le mécontentement règne partout, et ce malheureux pays pourrait bien rentrer dans les horreurs de la guerre civile, dont il sort à peine.

**

Le steamer *Majestic* a coupé en deux la goélette *l'Antelope*, qui faisait la pêche sur les bancs de Terre-Neuve, pendant un épais brouillard. Sept matelots sur huit ont été sauvés par l'équipage du grand navire. Un autre matelot de *l'Antelope* étant mort peu après, une collecte faite parmi les passagers du *Majestic*, a produit \$2,000 qui seront donnés aux familles des deux infortunés.

Il existe, au Branswick (Allemagne), un enfant de deux ans, qui sait parfaitement lire, même les caractères écrits. Il est le fils d'un boucher, et depuis quelque temps il se faisait lire les enseignes des magasins ; suppléant par son intelligence à ce qui lui manquait d'instruction, il a réussi à déchiffrer ainsi tous les caractères de l'écriture.

**

Les Chinois et les Japonais se battent toujours en Corée ; la guerre est maintenant officiellement déclarée, et il est difficile de prévoir quel en sera le résultat. Jusqu'ici, les événements ont semblé se déclarer pour les Japonais qui ont réussi à mettre le désarroi dans la flotte chinoise, en coulant à fond ses plus redoutables navires.

**

Au cours d'une entrevue entre Jules Simon et l'empereur Guillaume, en 1890, celui-ci a dit au célèbre écrivain et philosophe Français :

" Votre armée a travaillé et a fait de grands progrès. Elle est prête. Si, par quelque événement, qui paraît impossible à l'heure actuelle, elle devait se mesurer sur le champ de bataille avec l'armée allemande, personne ne peut prévoir quel serait le résultat des batailles. Pour ce motif, je suis d'avis que ce serait une folie ou un crime de la part de quiconque chercherait à pousser les deux peuples à se faire la guerre."

**

PETITE POSTE EN FAMILLE. — M. G. C., Montréal.—Votre idée est excellente, mais elle s'écarte un peu du but que s'est donné le journal. Le MONDE ILLUSTRÉ est avant tout un journal de littérature récréative, et ses colonnes ne sauraient recevoir les dissertations savantes que vous nous proposez. Du reste, qui traitera ces graves questions qui, pour être discutées, nécessitent des études spéciales et une grande connaissance de cause ? Nous avons déjà peine à trouver de bons collaborateurs pour de simples compositions de fantaisie. Nous vous remercions cependant de votre suggestion que nous nous proposons de soumettre à une étude plus approfondie.

R. R., Ottawa.—Reçu votre problème d'échecs que nous publierons prochainement.

P.-G. R., Lévis.—Votre étude historique sera publiée aussitôt que possible.

B. S., Ottawa.—Merci pour votre dernier envoi qui paraîtra la semaine prochaine.

Mme CASIMIR-PÉRIER

(Voir gravure)

La jeune femme de M. le président de la République doit être habituée aux déménagements.

Depuis un an, c'est la sixième fois qu'elle change de domicile, passant son temps à aller de la rue Nicot à la présidence de la Chambre, de la présidence au ministère des Affaires étrangères, et du quai d'Orsay à la Présidence. Elle a quitté maintenant la présidence de la Chambre pour l'Élysée, où elle s'est installée définitivement pour sept années enfin.

C'est, dit-on, cette pensée de stabilité qui seule la rend vraiment heureuse depuis l'élection de son mari, car elle redoutait pour lui, plus qu'elle ne le désirait, ce poste d'honneur.

Mme Casimir Perier n'a pas changé de nom en épousant son cousin, issu de germain.

Le grand ministre de Louis-Philippe avait un frère, Scipion Perier, qui a épousé Mlle de Dietrich, appartenant à une famille des plus connues d'Alsace. De cette union naquirent trois enfants : Alfred-Scipion ; une fille mariée à l'académicien Vitet ; enfin, Edouard-Casimir-Joseph. Ce dernier a épousé la veuve de M. Muel, lequel laissait à sa mort une fille, depuis Mme Delaporte, qui se trouve ainsi être la belle-sœur du premier magistrat de la République.

De son mariage avec Mme Muel, M. Joseph Perier eut deux enfants : un fils, Georges-Scipion,

mort en 1872 victime d'un épouvantable accident de chasse, et une fille, mariée à M. Casimir Perier, président actuel de la République.

Ajoutons que le nom patronymique de Perier a été transformé en celui de Casimir-Perier à la suite d'un décret spécial, rendu en 1880.

Mme Casimir-Perier est une femme du monde fort instruite, fort élégante et remarquablement intelligente.

Abonnée de la Comédie-Française, se plaisant aux réceptions mondaines, elle a consacré cependant la plus grande partie de son temps à l'éducation de ses enfants.

Très généreuse aussi, elle ne laissera point tomber en désuétude, à l'Élysée, les habitudes de la famille Carnot.

LES SOURCES SAINT-LÉON

(Voir gravures)

Nous donnons, aujourd'hui, quelques vues de Saint-Léon, une des places d'eaux-minérales les plus renommées du Canada. C'est le rendez-vous de nombreux touristes et malades qui viennent demander à les eaux bienfaisantes, les premiers la conservation, et les autres le retour de la santé. Admirablement situé près de la jolie rivière qui reflète son image, et sous les ombrages des bois verdoyants qui l'entourent, l'établissement dont nous donnons la vue est destiné à devenir l'un des plus fréquentés du pays.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUILLET, qui a eu lieu samedi, le 7 juillet courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	38,008....	\$50.00
2e prix	No.	27,652....	25.00
3e prix	No.	19,348....	15.00
4e prix	No.	37,536....	10.00
5e prix	No.	29,482....	5.00
6e prix	No.	8,963....	4.00
7e prix	No.	17,836....	3.00
8e prix	No.	29,476....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

730	5,661	13,049	18,758	25,397	32,119
1,221	5,915	13,379	18,800	25,986	33,090
1,537	6,094	13,481	18,908	26,233	34,215
1,653	6,723	13,938	19,082	27,122	35,049
1,758	6,814	14,064	19,521	27,702	35,204
1,936	7,094	14,109	19,699	27,860	36,209
2,435	7,265	14,307	20,014	28,093	36,398
2,438	8,902	14,377	20,168	28,506	37,111
2,572	9,327	14,994	21,453	28,725	37,175
3,216	9,861	15,234	21,680	29,351	37,274
4,085	10,217	16,542	21,833	30,517	37,531
4,807	10,757	16,660	22,004	30,588	38,108
4,950	11,032	17,114	23,185	31,020	38,282
5,233	11,865	17,299	24,351	31,084	39,729
5,304	12,354				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

Dieu a distingué l'homme de la bête en lui donnant une intelligence capable d'apprendre... Cette intelligence a besoin, pour se développer, d'être enseignée.—GENÈSE.



DANS LES GLACIERS DE L'ENGADINE

(Extrait de la *Suisse Inconnue*)

... Nous étions arrivés dans le voisinage des maisons du col du Bernina, groupant leurs murs gris, couleur de ruine, autour de deux petits lacs ternes, l'un blanc et l'autre noir.

Le soleil avait fini par percer les nuages qui le cachaient, et l'on voyait, comme à travers les déchirures d'une fumée, son grand disque d'or qui étincelait.

Nous quittâmes notre voiture et gravâmes une longue rampe couverte de neige fraîche. Nous marchions lentement, parfois nous enfoncions jusqu'au ventre.

Au bout d'une heure, nous arrivâmes au lac de la Diavolezza. La neige avait transformé son bassin en grande vasque de marbre blanc.

Les pâtres des Carpathes appellent ces lacs alpins les "yeux de la terre." Et ils ont, en effet, une tristesse infinie, une mélancolie profonde. Leur eau glauque vous regarde comme un œil mourant dans lequel se refléteraient toutes les douleurs cachées du monde.

L'existence de ces lacs éphémères indique la dernière zone des glaciers ; à mesure que ceux-ci se retirent, les lacs tarissent et se dessèchent. Au siècle dernier, plus de cent lacs ont disparu ainsi dans le Tyrol.

Nous escaladâmes une nouvelle côte, plus pénible, plus raide. Il était onze heures. Le soleil montait avec nous, escaladant aussi des chaînes de nuages bizarres, entassés çà et là dans le ciel comme des montagnes de neige. Nous avions toutes les peines du monde à avancer. Je suis à grosses gouttes, et plus d'une fois notre guide fut obligé de nous retirer de la neige molle où nous nous étions effondrés jusque sous les bras. La sensation est étrange. On dirait qu'on se noie, qu'on disparaît dans un gouffre de liquide.

Enfin, après un redoublement d'efforts, nous voici sur l'arête, d'où nous dominons comme du

haut d'un rempart, tous les grands glaciers groupés autour du Bernina. Aussi loin que va la vue, tout est blanc, tout est glacé, rien que de la neige, et encore de la neige,

et puis d'énormes nappes de glace, une étendue immense de nevés, du blanc, toujours du blanc qui se déroule avec le calme d'un steppe sans fin, ou qui s'élève, agité, tourmenté, en grandes volutes, comme les vagues écumantes d'une mer.

La glace emplit les vallées et les gorges, rejaille contre les rochers dressés en falaise, s'insurge dans ses bassins trop étroits, entre-choque ses flots rigides et figés.

Avec sa couronne et sa cuirasse de glace, sous son long burnous neigeux, le Bernina a l'air d'un guerrier légendaire, d'un roi géant de conte oriental.

Autour de lui, les cimes inférieures frissonnent dans leurs robes de neige, sous leurs valenciennes légères ; elles semblent blotties dans des blancheteurs molles d'hermine, dans des douceurs fripeuses de duvet, transies sous leur voile de gaze et de tulle.

Ce blanc infini, sans bornes, qui envahit tout, la terre et le ciel, qui vous éblouit comme une vision boréale, — tout ce blanc est superbe et vous donne une émotion, une sensation qui vous saisit fortement.

On se demande, émerveillé, comment dans un lieu si voisin des habitations des hommes, il a pu neiger tant de pureté et d'innocence.

Et quel calme, quel silence ! Pas un cri d'oiseau, pas même un sifflement de marmotte ou de chamois ! On dirait qu'on est au seuil d'un monde mort, ou plutôt d'un monde nouveau, encore en formation, qui naît dans la lenteur et le sommeil des siècles. Ainsi devait être notre globe à l'époque glaciaire. La vaste solitude gelée et sauvage attend son rayon de vie, son printemps, son soleil d'amour qui la réveille et l'habille de forêts et de gazons, et la peuple d'hommes et d'animaux.

A nos pieds, les glaciers de Pers et de Morteratsch déroulent leur vaste déluge congelé, qui tombe dans la vallée avec l'effondrement énorme d'un cataclysme.

Une île de rocher, l'Isola Persa, l'île Perdue, a échappé à la submersion générale ; elle lève, au-dessus de cette mer d'une immobilité stupéfiante, sa tête que la neige recouvre en partie, comme d'une chevelure de vieillard.

Toute une enceinte crénelée de tours pareilles à des tours d'ivoire, de dômes de neige, d'aiguilles aiguës plantées dans une raideur de lances, d'obélisques et de pyramides de glace, de pointes d'argent, de piz, de pitons, entoure et défend encore cette région si longtemps vierge et ignorée, ce sanctuaire mystérieux où la nature semble élaborer un monde.

Devant nous était réunie toute cette famille "d'une magnificence éthérée," comme dit Tschudi, et qui forme le groupe aristocratique de Bernina : le piz Morteratsch, le piz Tschierva, la cresta Agi-uzza, le piz Zupo gravi pour la première fois le 9 juillet 1863, le piz Palù, le piz Cambrena. Et, les

dominant tous, dans sa royauté fière et auguste, drapé de son manteau de neige, le piz Bernina !

Cette haute cime blanche, d'une majesté farouche, fait partie de la famille souveraine des grands sommets des Alpes suisses : le mont Rose, le mont Cervin et le Finsterahorn. Huit glaciers se réunissent au pied du premier, sept au pied du second, cinq au pied du troisième. La mer de glace qui entoure le Bernina a plus de sept lieues de circuit. Ses vagues tourmentées, aux reflets azarés de lave, s'entassent dans les défilés, se précipitent dans les gorges, courent par une pente rapide jusqu'au fond des vallées ; parfois, elles jaillissent entre deux pointes de roc, s'élançant dans le vide et restent suspendues au-dessus de l'abîme jusqu'au jour où leur nappe s'effondre et se brise. Les débris de cette avalanche de glace se congèlent de nouveau en une seule masse et forment un autre glacier qui se développe comme le premier, dont il reproduit exactement la structure, et qui, poursuivant sa marche en avant, s'en va de chute en chute, comme une immense cascade qui se subdivise, jusqu'aux limites où la glace se résout en eau.

* *

... Chacune de ces montagnes à sa biographie, son histoire. Celle-ci a tué, c'est l'Alpe barbare, sanguinaire, homicide. Cet autre, au contraire, est humaine, hospitalière, elle offre des abris sûrs aux guides et aux voyageurs égarés.

Diverse de forme, d'attitude, de couleur, chacune d'elles a sa physionomie et son caractère, "son âme," a dit Michelet. Et les jeux de la lumière, les variations de l'atmosphère rendent la montagne aussi mobile et aussi changeante que la mer.

Sur le rocher glacé et solitaire où nous sommes, végète d'une vie éphémère tout un petit monde de mousses, de plantes, d'insectes dont l'existence ne se prolonge pas au delà de deux mois. Partout où, de juillet à septembre, le soleil met un bout de roc à nu, partout où une fissure se découvre, la végétation monte, s'établit, se cramponne, fleurit et s'épanouit au milieu des nevés et des glaciers. On voit des colonies charmantes de petites fleurs qui ont émigré des vallées et qui sont venues se perdre dans ces froids déserts.

Les flancs déchirés de ces îles de rocher sont veloutés de mousses et de lichens tout vibrants de reflets d'or, et dont les dessins capricieux rappellent les tapis d'Orient. De frêles saxifrages, de petites plantes arborescentes se suspendent et se balancent au-dessus des gouffres de glace. Des animaux même peuplent ces solitudes redoutées. Des infusoires, des araignées, des pucerons se cachent sous les feuilles, parmi les mousses ; et quelquefois un beau papillon étincelant, aux ailes de nacre ou de carmin, poussé par son esprit d'aventure, vient se perdre dans ces zones ennemies. Sa hardiesse et sa témérité sont récompensées. Au sommet du rocher stérile, il trouve la douce et mélancolique fleur qui l'attend, la fleur vierge et parfumée qui se donne à lui dans un baiser. Ces déserts sauvages, frappés du froid et de l'immobilité de la mort, gardent encore l'Amour !

Plus bas, nous rencontrons quelques puits, vastes entonnoirs qui descendent jusqu'au fond du glacier et permettent à l'œil d'en découvrir la structure, d'en voir la belle glace transparente et polie qui va du bleu clair jusqu'au bleu foncé et qui ressemble à de l'azur solidifié. Dans certains glaciers, quelques puits ont huit cents pieds de profondeur.

Cette glace des glaciers, formée de couches annuelles disposées en bandes verticales bleues et blanches, ne ressemble pas à la glace ordinaire qui présente un tout homogène. Elle est granuleuse, traversée d'une multitude de petits canaux, d'un réseau de petites veines dans lesquelles circule une eau bleuâtre qui pénètre toute l'épais-

seur du glacier. Tschudi a essayé d'exposer un morceau de cette glace à une température élevée ; les fissures capillaires sont devenues plus distinctes, les granules se sont désagrégées, la glace s'est réduite en fragments.

Que de surprises dans ces solitudes infinies qui n'ont que l'apparence du sommeil et de la mort ! Vas de loin, du milieu des plaines ou du fond des vallées, les glaciers ont la tristesse d'immenses cimetières. Mais quand on pénètre dans ce monde inconnu des glaces et des neiges éternelles, on voit la nature y poursuivre aussi son œuvre divine, y accomplir ses merveilleux mystères.

Les glaciers ont non seulement une flore et une faune spéciales, mais on dirait qu'ils s'amuse à prendre les formes les plus bizarres, les figures les plus étranges, les aspects les plus fantastiques. Ici ils s'arrondissent en voûtes de lapis-lazuli, en arcades de turquoises ; là ils se dressent en dômes de nacre, en coupes d'argent, en obélisques d'opale, en colonnes d'onyx ; ils se cristallisent en roses énormes, en rose de cornaline blanche, qu'on appelle "roses des glaciers."

Quelquefois leurs crevasses, toutes satinées de neige, ont des blancheurs de lis virginal, s'ouvrent comme de grandes alcôves noyées de dentelles, de guipures, de fines applications capricieusement jetées par les vents. Et derrière ces blanches draperies, qui ont la propreté coquette des chiffons de de femme, on entend comme un bruit de baisers : un petit raisseau qui susurre, qui tombe goutte à goutte.

Les crevasses se modifient et changent chaque printemps quand la neige, accumulée par l'hiver, se fond sous l'action de la chaleur, et que le gel des nuits l'incorpore au glacier. Aussi, avant de conduire les caravanes, les guides sondent ils, au commencement de la saison, les anciennes crevasses et étudient-ils le nouveau relief du glacier, ses courbes, ses ponts de neige suspendus sur le vide, ses abîmes recouverts d'une surface fragile, l'architecture fantasque de ses escaliers et de ses étages de glace.

Au milieu de notre longue traversée, nous rencontrâmes aussi une grande colline de sable, bâtie par les dépôts de gravier et de limon. Sous cette couche de débris, la glace ne fond pas et reste à son niveau primitif, découpée en arêtes et en cônes comme sous les pierres des "tables."

Les jours de soleil, le glacier est sillonné de milliers de filets d'eau, d'une innombrable quantité de petits ruisseaux qui courent et scintillent sur ses flancs comme des coulées de vif argent et qui disparaissent tout à coup dans des "moulins," du fond desquels d'invisibles canaux aboutissent à l'extrémité du glacier.

La nuit, tous ces ruisselets se taisent et s'arrêtent, le froid les fige et les emprisonne dans une pellicule de glace qui s'évapore de nouveau le lendemain.

La descente devenait des plus difficiles, d'énormes séracs nous barraient le passage et nous obligeaient à de longs détours ; les fissures se multipliaient ; il fallait toute l'expérience de notre guide pour nous conduire à travers ce dédale de crevasses béantes. Quelques-unes étaient cachées comme des fosses à loups sous la neige fraîche ; et c'était pour être retenus en cas de chute que nous étions tous trois attachés à la même corde.

Après quatre heures de marche non interrompue, nous sortîmes enfin de l'interminable glacier du Morteratsch qui descend dans la vallée bien plus bas que tous les autres.

Il se termine par un portique merveilleux, encadrant une vaste nef de glace aux colonnes de saphir, aux piliers d'agate, aux escaliers de marbre. De la voûte pendent, pareilles à des lampes d'argent, de grandes stalactites aux reflets irisés. Et une lumière tamisée et adoucie, qui semble tomber d'invisibles vitraux, baigne de clartés mystiques le fond de ce sanctuaire d'où jaillit comme une source symbolique, un torrent aux ondes blanches et bouillonnantes.

Des profondeurs de ces catacombes d'azar, les pâtres voient sortir, la nuit, sous le disque livide de la lune, les âmes des pauvres pêcheurs enfermés dans le glacier, et dont les gémissements se confondent avec le fracas du torrent contre les blocs de moraine roulés dans son lit.

VICTOR TISSOT.

Nos souvenirs d'enfance sont comme les roses de Noël : la neige et le froid de notre hiver leur donnent tout leur éclat.—M. VALYÈRE.

NOS GRAVURES

LE PONT DE LA TOUR A LONDRES

Le pont de la Tour à Londres, qui vient d'être inauguré, réalise un projet présenté au Parlement anglais et sanctionné par lui à la fin de l'année 1885. Ce bel ouvrage métallique franchit la Tamise immédiatement au-dessous de la Tour de Londres. Il a pour destination principale de détourner une partie de l'énorme circulation qui franchit la Tamise par le London Bridge : en même temps, il desservira le quartier d'East-End.

Le programme adopté pour l'exécution de ce pont spécifiait que son établissement n'arrêterait pas le passage des navires. On y est parvenu en lui donnant, comme le montre notre dessin, pour arche principale, une sorte de double pont-levis.

Lorsque les deux ponts-levis sont ouverts, les navires passent librement ; cependant, la circulation des piétons n'est pas interrompue ; ils peuvent, en effet, accéder constamment à la passerelle que l'on voit à la partie supérieure du dessin, au moyen d'escaliers et d'ascenseurs placés dans les tours.

Lorsque les deux ponts levis sont abaissés et raccordés, les voitures et

les piétons circulent d'une rive à l'autre ; mais alors, il n'y a que la petite navigation fluviale qui puisse passer au-dessous.

L'architecte du pont a su tirer un excellent parti des deux tours pour donner à l'ouvrage un aspect à la fois élégant et monumental. Le style qu'il a adopté est celui de la Renaissance anglaise.

C'est à la base de ces tours que se trouvent placés les appareils mécaniques nécessaires pour la manœuvre d'ouverture et de fermeture des ponts-levis. Il faut à cet effet une force motrice considérable, car la passe laissée libre par le relèvement des deux parties mobiles n'a pas moins de 200 pieds de largeur. Il ne faut cependant guère plus de cinq minutes pour effectuer l'ouverture du pont et le passage d'un navire.

Les travées suspendues que l'on voit à droite et à gauche du pont ont 69 pieds de large ; la travée centrale a 47 pieds de large.

Encore quelques chiffres : la distance entre le niveau du fleuve et le dessous du pont-levis est de 26 pieds ; entre le niveau du fleuve et le dessous de la passerelle supérieure, de 135 pieds.

Le pont de la Tour peut être considéré comme un des plus importants spécimens de ponts à soulèvement et à relèvement dont

l'usage tend à se généraliser.

L'inauguration du nouveau pont a été l'objet d'une imposante cérémonie, qui avait attiré une grande affluence de spectateurs : ce n'est pas sans émotion que l'on a vu pour la première fois le pont-levis se soulever pour donner passage à toute une flottille gaiement pavoisée, s'élançant sous la grande arche au bruit des acclamations et des salves d'artillerie.

LE TREMBLEMENT DE TERRE A CONSTANTINOPLE

Les secousses ressenties à la date du 11 juillet ont eu des conséquences désastreuses et ont jeté l'affolement dans toute la population de Constantinople, en Turquie. Que l'on en juge en constatant les effets du sinistre au faubourg de Psamadia, où neuf cents maisons sur mille sont inhabitables ; à l'île de Halki, où l'école de théologie et presque toutes les maisons construites en pierre, se sont écroulées ; au grand Bazar, où l'effondrement des bâtiments a causé des morts nombreuses ; à Péra, à Galata, à Stamboul, partout enfin où des accidents innombrables se sont produits.

Péra a un aspect lamentable : tous les magasins sont fermés, les rues et les maisons désertes, et au milieu de tout cela la sinistre trompette des pompiers annonçant leur passage, car ils vont fouiller sous les décombres.

Les habitants ont quitté leurs maisons et ont improvisé des campements en plein air, dans les jardins, dans les promenades, sur les places publiques et jusque dans les cimetières.

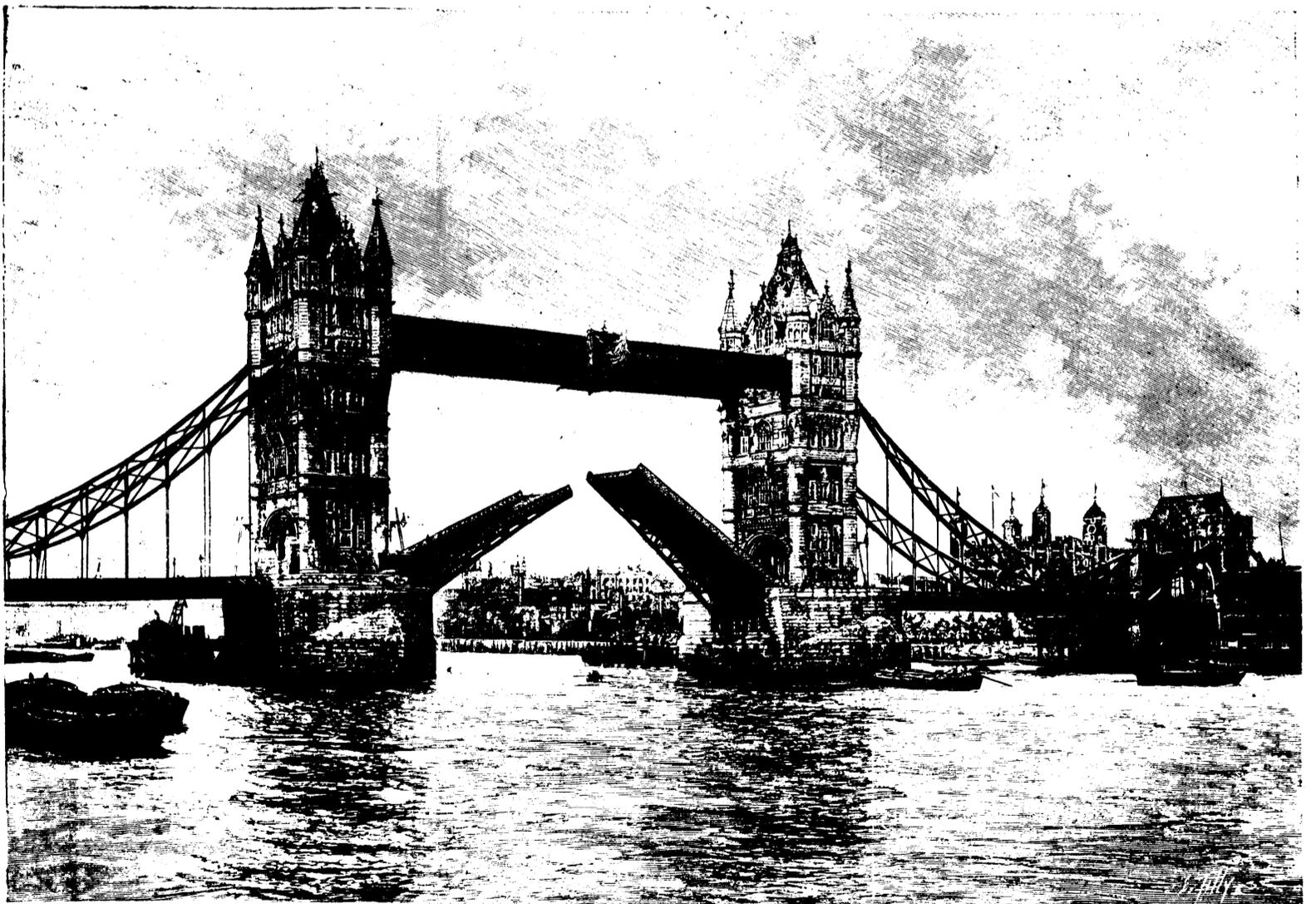
Cet exode offre des aspects lamentables et pittoresques à la fois, ainsi qu'on en jugera par notre gravure qui reproduit l'un des épisodes les plus typiques de cette catastrophe inoubliable.



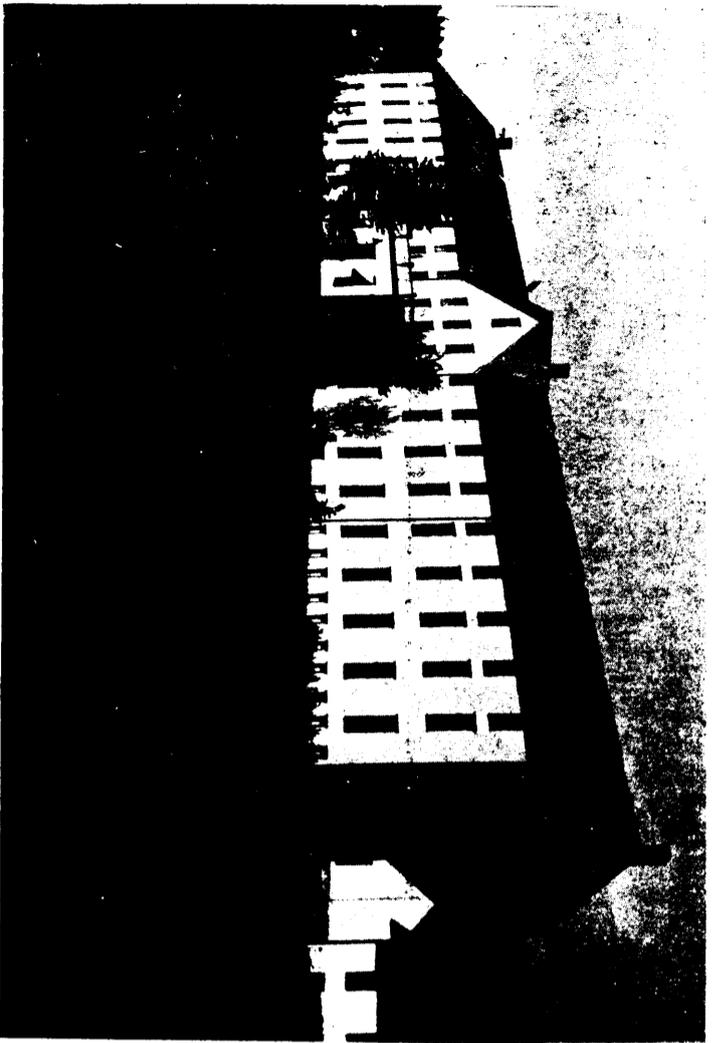
Nous escaladâmes une nouvelle côte



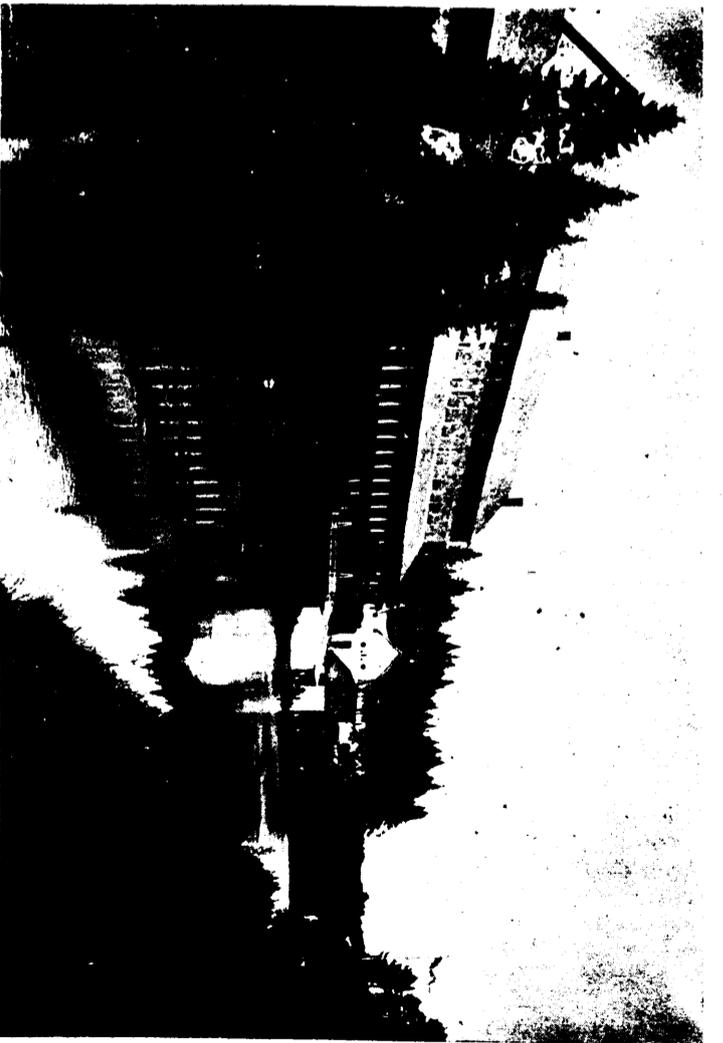
CONSTANTINOPLE — LE TREMBLEMENT DE TERRE : LES HABITANTS RÉFUGIÉS DANS LES CIMETIÈRES



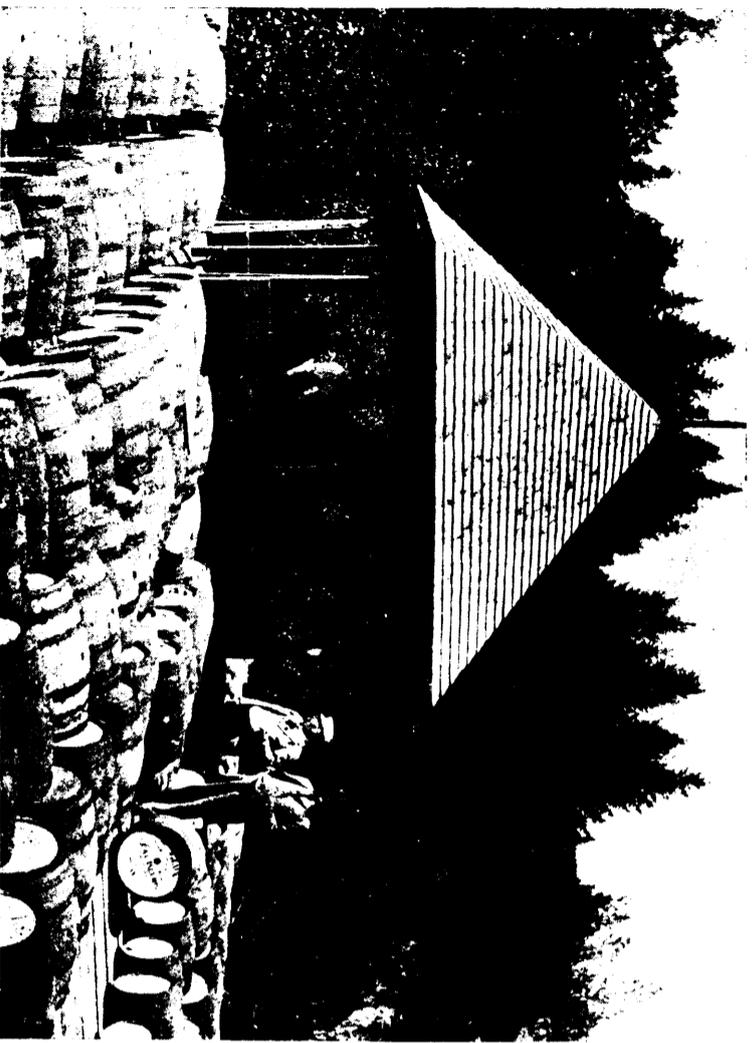
LONDRES. — LE NOUVEAU PONT DE LA TOUR : RELÈVEMENT DES DEUX PARTIES MOBILES DU TABLIER



HOTEL SAINT-LÉON : VUE DE FRONT



HOTEL SAINT-LÉON : VUE SUR LA RIVIÈRE



KIOSQUE OU SE FAIT LA MISE EN BARRIÈRE DE L'EAU MINÉRALE
A TRAVERS LE CANADA. — LES SOURCES SAINT-LÉON — Photo. J. N. Laprés



LA RIVIÈRE-DU-LOUP

LE POINT DU JOUR

IMITÉ DE LONGFELLOW

Le vent s'éleva du brumeux rivage
Et dit : "—Fais-moi place, ô sombre nuage !"

Héant le vaisseau, il cria : "—Voguez !
" La nuit disparaît, ô bons mariniers !"

S'envola, rapide, au loin vers la terre,
Dit : "—Réveillez-vous, voici la lumière !"

Il dit aux forêts : "—Chantez vos concerts,
" Déployez partout vos vêtements verts !"

Touche des oiseaux les ailes pendantes,
Disant : "—Répétez vos notes touchantes !"

Fit retentir l'air à travers la tour :
"—Cloche, éveille-toi ! proclame le jour !"

Et vint soupiner sur le cimetière :
"—Pas encor ! dormez en paix sous la terre !..."

LÉON LORRAIN.



UNE TACHE D'ENCRE

I

Il y avait environ sept à huit ans que je n'avais revu mon ami et condisciple Georges Bréval, lorsque je le rencontrai au Bois de Boulogne, dans l'avenue des Accacias. Nous nous serrâmes gaiement la main et allions nous mettre à causer du passé, lorsqu'une petite mendiante italienne, portant un accordéon en sautoir, nous aborda pour nous demander l'aumône.

—Va-t-en au diable !... lui dit Georges avec une sorte de brutalité qui me choqua.

—Mon cher Georges, fis-je, tandis que l'enfant s'éloignait toute confuse, tu étais moins dur jadis avec les pauvres gens : il me semble que tu avais très bon cœur.

—J'avais moins vécu, répondit Georges avec un sourire sardonique. Je sais maintenant que l'existence est une lutte. *Struggle for life* comme dit Darwin... D'ailleurs la bonté est une faiblesse, un état morbide, un commencement de ramollissement cérébral... c'est scientifiquement reconnu. J'ajoute que, d'après mon expérience, toute bonne action porte...

—Porte en soi sa récompense ?...

—Non, porte la guigne.

—Allons donc !

—En veux-tu un exemple digne d'être transmis aux générations futures ?... Il y a une dizaine d'années je commençais mes études de droit à dix-sept ans et logeais, comme tu sais, rue Racine. Un soir d'hiver, il neigeait atrocement, je rentrais chez moi en compagnie de mon voisin André Filsac... tu te souviens d'André Filsac ?

—Certainement... un vilain monsieur... au collège il rapportait ; il est mort de la jaunisse parce qu'un de ses frères avait fait un héritage...

—Juste ; tu y es !... Donc je rentrais lorsque je vis étendue sur le trottoir, devant ma porte, une petite italienne dans le genre de celle qui vient de nous accoster. Elle portait aussi un accordéon en bandoulière. Endormie ainsi sous la neige, elle était en danger de mort. Nous la réveillâmes à grand-peine, alors elle se mit à sangloter et nous raconta qu'elle n'osait rentrer chez son patron, car n'ayant pas les cinquante sous qu'elle devait rapporter elle serait assommée de coups, elle n'avait pu récolter que quatre sous et avait cédé à l'irrésistible tentation d'un bâton de sucre

d'orge. Nous cherchâmes des yeux un agent de police, mais il n'y en avait pas le moindre à l'horizon. Sans être grand docteur, je comprenais que si on ne la réchauffait pas, la petite courrait de vrais périls. Je parlais de lui donner l'hospitalité.

—Ne fais donc pas ça, me dit André, est-ce que tu connais cette gamine ?... Ne crains-tu pas d'être la dupe de ton bon cœur ?

—Je reconnais bien là mon Filsac !...

—Pas sympathique... mais un garçon de bon sens... Du reste je ne tins pas compte de ses observations, je fis monter la petite, je la ranimai auprès d'un bon feu, je la réconfortai avec du thé bien chaud, du rhum et des biscuits, je lui abandonnai mon lit et allai me coucher sur un vieux canapé dans ma petite antichambre.

—C'est bien, Georges !

—Attends donc !... Le lendemain, je me lève, la petite était habillée, elle me dit adieu et se retira avec une pièce de dix francs que je lui avais mise dans la main. Après son départ, je m'aperçus que ma chambre était tout en désordre. Elle avait farfouillé dans mes papiers. Pis que cela, mon cher, elle m'avait volé un mouchoir...

—Un mouchoir ?...

—Oui... oh ! un objet assez ridicule, un mouchoir brodé et garni de dentelles, présent de ma tante de Vannes, Mme de Kermandec. Il va sans dire que je le conservais pieusement chez moi et ne l'exhibais jamais.

—Peuh !... Alors ?...

—Alors !... sais-tu ce qui est résulté de l'indélicatesse de cette petite vagabonde ?...

—Non.

—Ma tante a fait un voyage, elle a demandé à revoir le mouchoir qu'elle avait brodé à mon chiffre de ses nobles mains, j'ai été embarrassé, je me suis coupé, elle a cru que j'avais donné son mouchoir, elle a quitté Paris en colère... et m'a déshérité !...

—Ce pauvre Bréval !...

—Ça te fait rire ?... Il n'y a pourtant pas de quoi. Depuis ce temps, tout m'a été contraire. Il semble qu'une fatalité s'acharne contre moi. J'ai été reçu avocat, mais impossible de trouver une cause ; j'avais placé mon petit avoir chez un banquier qui a levé le pied... et pour comble de malheur, je viens de tomber amoureux.

—Amoureux ?... Eh bien ! marie-toi !

—Impossible !

—Tu aimes une femme mariée ?

—Non, mais une fille de grande maison, une princesse !

—Peste !

—Tiens, veux-tu la voir ?... regarde dans ce landeau, près de ce vieillard au nez crochu et aux favoris blancs... Tous les jours à cette heure elle vient ici... Nos regards se sont rencontrés... ça été pour moi le coup de foudre... Et, vois ma folie ! il me semble qu'elle me regarde d'une étrange façon...

—Mais c'est la petite princesse Olga Dragomi-rof.

—Tu la connais ?

—Beaucoup. Je suis surtout très lié avec son grand-père, le richissime banquier napolitain Ghirolandi. Tiens, il y a justement demain grand *tratala* dans leur hôtel de la rue de la Boétie... Veux-tu que je te présente ?

—Tu le peux ?

—Rien de plus facile. J'ai rendu de grands services d'affaires à Ghirolandi ; mes amis sont ses amis...

—Ah ! mon cher, j'en deviendrais fou de joie !... Mais à quoi bon... puisque j'aime sans espoir.

—Qui sait !... la petite Olga passe pour un peu toquée, elle serait bien capable de s'éprendre de toi.

—Merci... bien obligé.

—Ne te fâche pas, c'est convenu ?

—J'accepte et merci !

II

Olga et son grand-père maternel, le richissime banquier napolitain Orlando Ghirolandi, habitaient à Paris un très bel hôtel de la rue de la Boétie. Ils recevaient beaucoup, choisissaient

bien leurs invités et donnaient des fêtes à la fois pleines de magnificence et de bon goût.

Il était évident que signor Ghirolandi cherchait à marier sa petite fille, mais il était évident aussi qu'il aurait quelque peine à réaliser cet honorable projet. Ce n'est point qu'Olga Dragomi-rof eût une mauvaise réputation, ou même que sa renommée d'honnête fille eût reçu quelque atteinte. On s'accordait à la dire vertueuse, charitable, assez dévote même, à la façon des Russes, qui gardent toujours un petit fond de mysticisme en dépit du frottement de la civilisation.

Mais la jeune Moscovite était originale jusqu'à l'excentricité et d'aucuns disaient excentrique jusqu'au grain de folie. Elle était bonne musicienne et jouait notamment très bien du violon ; mais après avoir exécuté quelque concerto classique de manière à exciter l'admiration des connaisseurs, elle ne manquait jamais de se lancer, sans transition, dans quelque absurde rengaine de *pifferaro* et la surprise de l'assistance la faisait pouffer de rire. Là ne se bornait pas sa "gaminerie."

Lorsqu'elle sortait avec son grand-père ou sa gouvernante, — une Anglaise rébarbative qu'elle faisait damner, — elle ne manquait jamais d'arrêter les petits musiciens errants qu'elle rencontrait et de leur adresser une foule de questions dans un bizarre patois italien qu'elle avait appris Dieu sait où. Une de ses excentricités les plus singulières consistait à se montrer partout, même en toilette de gala, avec un mouchoir brodé à la main, mouchoir d'assez mauvais goût, portant d'autres initiales que les siennes et qui pis est maculé d'une large tache d'encre tournée au jaune. Quelques personnes assez familières avec elle pour se permettre cette liberté lui ayant demandé ce que signifiait cet étrange article de toilette, elle avait répondu sans sourire :

—Chat ! c'est une relique.

Toutes les observations la laissèrent indifférentes, y comprises celles de son grand-père, qui d'ail leurs la gâtait à plaisir. Jolie et riche comme elle l'était, l'originale petite princesse eut tout de même, comme, bien on pense, trouvé un beau parti dans le meilleur monde, mais elle déclarait qu'elle n'empousserait jamais qu'un jeune homme de son choix — que du reste elle avait fort peu de chances de rencontrer, ajoutait-elle.

Les choses en étaient là, lorsque je lui présentai Georges Bréval — avec la permission du banquier Ghirolandi.

Georges était amoureux fou, comme on le sait déjà. Il obtint une valse et dans le plus gauchement du monde, bien qu'il passât justement pour un des meilleurs valseurs de Paris. Il avait une peur horrible de dire quelque sottise, aussi sa conversation débata-t-elle par une niaiserie.

—Mademoiselle, dit-il, lorsqu'il eut reconduit Olga à sa place, et se fut installé auprès d'elle, mademoiselle, plus je vous regarde et plus il me semble que je vous ai déjà vue quelque part.

—Sans doute, monsieur, dit Olga.

—Mais où donc ?

La jeune fille fixa sur Georges un regard d'une incomparable candeur et dit :

—Dans votre chambre.

Georges frissonna de la tête aux pieds. Olga devint rouge comme une cerise et continua en lui tendant le mouchoir qu'elle tenait à la main.

—Connaissez-vous ceci ?

—Mon mouchoir !...

—Celui qui a disparu de chez vous lorsque vous êtes donné l'hospitalité à une petite mendiante italienne.

—Et cette petite mendiante ?

—C'était moi !

—Vous vous moquez de moi ?

—Pas du tout. Mon histoire n'a rien de bien extraordinaire après tout. Mon père, le prince Nicolas Dragomi-rof, avait dû quitter la Russie par suite de dissentiments avec le tzar, il se réfugia à Naples et épousa la fille du banquier Orlando Ghirolandi. Je naquis de cette union. Un jour tandis que nous habitions une villa en Sicile, je fus volée par des brigands, — il y a quelques années on en voyait encore pas mal en Sicile, — ils me vendirent à un de ces industriels qui parcourent l'Europe et exploitent de malheureux petits êtres avec une férocité inouïe.

On a aboli la traite des nègres... mais on s'occupe peu de cette traite des pauvres petits blancs. Mon *patron*, à moi, me rouait de coups lorsque grâce à mon talent sur l'accordéon je n'avais pas rapporté au moins cinquante sous. Un soir, à demi morte de faim, de froid et de peur je m'étais endormie sur le pas de votre porte ; j'allais probablement mourir comme un pauvre petit chat abandonné, lorsque vous m'offrîtes l'hospitalité. Je ne pus dormir de la nuit, c'est à vous que je pensais.

Pour me distraire, en vraie gamine que j'étais, je farfouillais dans vos papiers ; il y avait un mouchoir sur votre bureau, il me paraissait très joli, avec ses broderies rouges. En le maniant, je renversai l'encrier dessus ; jugez de mon trouble !... Je me rhabillai, cachai dans ma poche le témoin de mon indiscretion et attendis le jour... Cependant mon père et ma mère étaient morts, l'une de chagrin, l'autre assassiné par des sectaires politiques. Mon grand-père me fit rechercher et parvint à retrouver ma trace. Comprenez-vous, maintenant ?

—Oui, mais...

—Mais il me reste quelque chose à vous dire. Sans vous je n'existerais plus... j'ai déjà déclaré à mon grand-père que je n'épouserai que vous... j'ai pris mes informations, vous êtes un galant homme, intelligent et bien apparenté ; demandez ma main à mon grand-père...

—Moi... votre... main ?

—Oai... me trouvez-vous laide ?... Non, n'est-ce pas, eh bien ! ma dot est de dix millions et je vous aime de tout mon cœur.

* *

Aujourd'hui Georges Bréval n'envoie plus au diable les petites mendiantes italiennes. Et il a cessé d'être pessimiste.

S. BOULÉE.

FÊTE NUPTIALE



A chambre se rosait des premières lueurs d'une aube d'avril.

Dans le grand lit, aux profondeurs immenses, la vierge amincie se mourait.

Le fiancé penchait près d'elle son front labouré des griffes du désespoir.

De la fenêtre, largement ouverte, les harmonies de la nature—encore à demi

ensommeillée—montaient ineffables et sereines.

Les tons rosés de l'aurore colorant la longue pièce de teintes nuancées, et les clartés blanches et roses ruisselant sur les murailles se fondaient ensemble si exquisement, que la chambre resplendissait au milieu d'un décor superbe.

La lumière et les fraîches odeurs venant du jardin s'unissaient et chantaient les mélodies de la terre féconde.

Et la vierge malade, couchée sous les draps dentelés de fines gaipures, souffrait—dans ce cadre poétique—avec un charme attendrissant de grâce.

Ses mains fluettes dans les mains de son fiancé qui l'étreignait comme dans un adieu suprême, la Provençale parlait. Et sa voix si suave résonnait indolemment, traînant sur les dernières syllabes, et la bouche mignonne faisait chanter les mots.

Le fiancé pâli par les nuits de veilles prolongées se taisait et écoutait en un silence recueilli les bruits légers dont tressaillait la chambre : les mélodies de la terre féconde et le poème d'amour exultant sur les lèvres violacées de la bien-aimée.

—Je vais mourir, murmurait l'enfant, en une plainte si héroïquement résignée que des phalanges d'anges, par l'au-delà devaient précieusement l'inscrire sur le livre aux lettres d'or, où sont racontées les vies des martyrs et des héros.

Plus fort, le fiancé pressait les doigts diaphanes, et les yeux rayonnant d'une pitlé ardente, versaient des torrents de tendresse qui voulaient infuser des années de bonheur et d'indicibles transports.

—Oui !... je vais mourir !... répéta d'une voix qui allait s'éteignant et s'amollissant, la brune Arlésienne.

—Non ! oh ! non, ne dis pas cela... mes soins et mes caresses te disputeront à la mort avec tant de force que je vaincrai : je te gagnerai une jeunesse fleurie de beauté et d'amour.

—Vainement, tu essaies de dorer d'une illusion charmeresse le drame qui se prépare... Je sens trop bien, hélas ! que je m'en vais... Je ne vois plus déjà le soleil levant ; mon regard s'obscurcit et le crépuscule m'environne de ses ombres blêmes. Ne m'interromps pas ; j'ai si peu d'instant à moi. Puisque le délire n'a point encore martelé ma tête ; puisque je ne suis point fiévreuse, laisse-moi près de toi te causer de mes sensations.

La fleurette qui s'est ensoleillée de rayons et d'amour veut s'évanouir nimbée de clartés et de baisers.

—O mon ami, puisque nous n'irons plus courir les plaines blondes comme en nos jeunes ans ; ô mon poète, puisque nous ne rêverons plus, en notre adolescence, bercés par la musique de tes vers, veux-tu illuminer ma mort d'une joie divine ?

—Oh ! ma Mienne, quel désir est le tien ?

L'enfant qui n'avait point encore vu poindre à l'horizon de l'avenir le matin de sa seizième année, cacha—telle une biche apeurée—sa tête endolorie sur l'épaule de son fiancé, et tout bas, bien bas, elle confessa :

—Avant de partir pour toujours, je voudrais être... ta femme.

—Oh ! sois bénie, ma Marguerite, pour l'ivresse dont tu m'inondes. Je n'osais, par crainte de t'effaroucher, t'exprimer mon vœu le plus cher ; mais tu l'as deviné, laisse-moi vite, vite, courir chercher un prêtre qui unira nos destinées.

—Va, mon aimé, et reviens tôt.

Leste, le jeune homme s'élança vers la porte. Restée seule, Marguerite joignit ses mains où la transparence des veines bleues disait la pauvreté du sang ; puis ses paupières s'abaissèrent lentement, et une prière de ferveur vola vers la voûte azurée.

Quelques minutes après, le curé du village, vêtu de son surplis blanc, pénétra dans la chambre précédé par le fiancé.

—Vous m'avez appelé, ma fille, me voici, dit le vieillard avec une onction pleine de mansuétude.

—Merci, mon père... Hier, vous m'avez nourri du saint viatique ; j'ai communiqué avec Jésus, l'amant idéal de mon âme. Voulez-vous, aujourd'hui, m'unir à Paul, mon fiancé ?

La demande de la jeune mourante était faite avec une ingénuité si adorable que le prêtre se sentit ému jusqu'aux larmes.

—Oai, certes, mon enfant, je puis vous unir à Paul. Je vous aime tous deux d'une affection unique, et, si le sacrement que je vais vous conférer peut vous donner un peu de bonheur, ô mes chers orphelins, le vieux pasteur qui a pris soin de votre enfance et qui a sauvé votre isolement sera heureux aussi.

On eût dit Marguerite plongée en extase. Paul, agenouillé, pressait contre son cœur la main de son amie.

En la chambre, chantaient toujours les mélodies de la terre féconde.

Et, dans le décor merveilleux de cette aube de mai, le vieillard redressa sa longue taille voûtée par l'âge et les dures austérités ; sa noble tête limée de cheveux blancs se détacha grave et sublime ; alors, d'un accent lent ou tremblaient l'attendrissement et la foi, il prononça les paroles sacramentelles qui unissent à jamais les cœurs.

Tandis que le prêtre officiait, dans la chambre ruisselante de clartés roses et blanches, les mélodies de la terre chantaient, chantaient toujours, comme pour célébrer, elles aussi, la fête nuptiale des amoureux.

En la main de Paul, la petite main de Marguerite eut soudain une crispation.

La chambre nuptiale ruisselante de clartés blanches et roses se transformait en chambre mortuaire.

La vierge provençale s'en était allée vers les azurs jouir des voluptés mystiques, des amours éternelles.

AIMÉE FABRÈQUE.

OLD ENGLAND

Grande, raide, sèche, jeune, édentée, parcheminée et coiffée d'un chapeau extraordinaire, l'Anglaise entre dans un bureau de poste les pieds en avant.

Elle tourne à demi la tête et dit avec une voix de brouette mal graissée :—Come on, Clara !

Clara est petite, mince, plate, rousse ; elle a des dents très longues et suit sa maîtresse les pieds en avant !

L'Anglaise demande soixante timbres-poste pour affranchir soixante lettres adressées à soixante personnes différentes.

Elle allonge cinq doigts osseux, saisit les timbres et répète :—Come on, Clara !

Clara fait un demi-tour avec la grâce d'une locomotive :

Droite, les talons joints et les bras pendants, elle lève les yeux au ciel, entrouvre la bouche et tire la langue !

Alors l'Anglaise, grande, raide, sèche et jaune, passe successivement les soixante timbres-postes sur la langue de Clara, petite, mince, plate et rousse, et les applique un par un d'un coup sec sur les soixante lettres adressées à soixante personnes différentes.

Puis elle se dirige vers la porte en disant encore une fois :—Come on, Clara !

Toutes deux disparaissent comme des ombres, les pieds en avant.

.....

Dernièrement, j'ai rencontré la pauvre Clara toujours petite, mince, plate et rousse, mais elle avait les lèvres collées et ne pouvait plus ouvrir la bouche !...

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pâte pour toute sorte de friture—Après avoir délayé la farine avec un demi verre de vinaigre, lait et sel, on ajoute une cuillerée d'eau-de-vie et un œuf. On bat le tout en travers comme une omelette ; on laisse reposer pendant une demi-heure, puis, au moment de s'en servir, on ajoute la moitié d'un blanc d'œuf battu en neige. Cette pâte s'emploie pour toutes les fritures telles que celles de pieds de veau, de cervelles, de salsifis, etc. Pour les entremets encrés, tels que les beignets, on la prépare de même, mais en supprimant le sel.

Pêches glacées—Prenez des pêches peu mûres, que vous pelez et mettez dans une terrine ; versez dessus de l'eau bouillante : laissez les quatre heures. Faites clarifier du sucre, une livre par livre de fruit, et y faites cuire vos pêches. Retirez-les, et placez-les une à une dans un pot de faïence ou un bocal. Faites réduire le sirop, et versez le sur les pêches ; ajoutez un demi verre de rhum, de kirschwasser ou d'eau-de-vie. Couvrez comme un pot de confiture avec un papier imbibé d'eau-de-vie.

Marmelade de groseilles vertes.—Prenez des groseille vertes, enlevez têtes et queues, puis après les avoir lavées, mettez-les dans une soupière ou autre vase ayant un couvercle ; jetez dessus de l'eau bouillante dans laquelle vous aurez mis 15 grammes de sucre par litre d'eau ; celle-ci doit être en quantité suffisante pour baigner les groseilles ; couvrez la soupière et laissez refroidir. Faites alors égoutter vos groseilles et passez-les dans un sirop fait avec une livre de sucre pour deux livres de groseilles ; retirez les au bout de deux ou trois minutes. Le lendemain, faites encore bouillir le sirop, remettez-y les groseilles, laissez les cuire environ dix minutes et mettez en pots.

La Petite est une délicieuse peinture de mœurs parisienne tout en étant un roman on ne peut plus intéressant. Empressez-vous de l'acheter pour 5 cents, chez G. A. et W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.



M. O. TREMPÉ

(Nous avons publié, jusqu'à ce jour, dans notre galerie échiquéenne, une série de portraits de nos principaux joueurs anglais, nous allons commencer maintenant une série de portraits de nos compatriotes. Que les joueurs d'échecs se donnent le mot pour la réussite du projet.—N. D. L. R.)

Je suis heureux de vous présenter, confrères du monde échiquéen, une des personnalités qui a le plus fait pour répandre le "noble jeu" parmi les Canadiens-français.

Tous les amateurs de la province le connaissent, au moins de nom, et je puis ajouter qu'il en est presque de même dans les autres provinces et à l'étranger. Aussi, suis-je certain que les notes qui vont suivre seront lues avec plaisir.

M. Trempe est né à Maskinongé, en 1852. Il habita Trois-Rivières durant douze années, puis il vint à Montréal et entra à l'*Opinion Publique*, où il resta quatorze ans, enfin au *MONDE ILLUSTRE*, où il est encore aujourd'hui.

Notre ami commença à jouer aux échecs en 1872 et fit des progrès rapides sous l'habile direction de M. J.-W. Shaw (dont nous avons publié le portrait dernièrement), lequel l'initia aux secrets du jeu.



O. TREMPÉ

M. Trempe a fait partie du "Montreal Chess Club" et est l'un des fondateurs et présidents du Club d'Échecs Canadien Français, dont il sera parlé prochainement. Actuellement, il est membre du "Central Chess and Checker Club."

C'est un des forts joueurs de notre nationalité, et il est malheureux que ses occupations ne lui permettent pas de prendre part aux concours, car il ferait honneur à notre race.

Il est le premier Canadien-français qui ait fait connaître les échecs, dans ce pays, par la voie des journaux. Dès 1873, il commençait la rédaction d'une colonne d'échecs dans l'*Opinion Publique*, seul d'abord, ensuite avec la collaboration de M. le Dr T. Lamoureux. Ses efforts furent couronnés de succès, et l'on peut dire que de là date le mouvement heureux qui s'est opéré parmi nos compatriotes en faveur des échecs. Plus tard, l'infatigable journaliste, M. Fred. Houde, le chargea de la rédaction de la colonne d'échecs, de jeux d'esprit et de combinaison, dans *Le Monde*. Lorsque *La Presse* fut fondée, M. Blumhardt l'appela près de lui pour remplir les mêmes fonctions. Actuellement, il rédige les colonnes des échecs dans *La Presse* et *LE MONDE ILLUSTRE*.

M. Trempe a été et est encore en correspondance avec les premiers joueurs et problémistes

de France, tels que MM. Jean Preti (père), J. Faysse, S. Rosenthal, A. de Rivière, Emile Pradignat, E. Frau, et l'intelligent directeur de la *Stratégie*, Nama Preti, ainsi qu'avec nombre de joueurs en renom, anglais, américains et canadiens.

UN PION.

FAITS SCIENTIFIQUES

LA GLACIÈRE.—La glacière a fait son temps. On parle à présent de placer les vivres dans une caisse qu'on remplit de gaz acide carbonique. Ce gaz étant plus lourd que l'air ne s'échappe pas. Il imprègne tous les articles de nourriture qui sont dans la caisse, sur des étagères, et les conserve indéfiniment, tuant en même temps les insectes qui peuvent s'y trouver. Quand on expose un de ces articles à l'air, le gaz s'évapore rapidement, et laisse l'article—légume ou viande—aussi frais que lorsqu'on l'avait mis dans la caisse et bien mieux conservé que si on l'avait placé dans une glacière, habituée. S'ils s'élèvent trop haut, les gaz que contient leur vessie se dilatent et, qu'ils le veuillent ou non, ces pauvres poissons montent. Plus ils montent, plus les gaz se dilatent et plus les poissons deviennent légers, jusqu'à ce que la vessie se détend tellement que le malheureux crève, dans toutes les acceptions du mot. Voilà pourquoi on trouve parfois, flottant sur l'océan les corps de poissons qui appartiennent aux régions les plus profondes de l'abîme.

LES MICROBES DANS LE PAIN.—Le Dr Troitzki réhabilite le pain tendre ; quoiqu'il ne soit pas sans reproches au point de vue de la digestibilité, il a cependant certaines qualités qui le feront préférer aux personnes qui vivent dans une sainte frayeur du microbe.

Le savant russe a constaté que le pain nouveau et non entamé ne contient jamais de microorganismes, la chaleur du four nécessaire pour la cuisson du pain étant suffisante pour les tuer tous. En compensation, dès que le pain est entamé, si on le laisse découvert, il est envahi aussitôt ; les microbes de toutes espèces, y compris les plus pathogènes, y trouvent un milieu de culture excellent. En plus, le pain blanc leur est spécialement favorable ; le pain bis est moins rapidement envahi à cause de son acidité. Le docteur a ensuite examiné comment les différents microbes se comportent, soit sur la croûte, soit sur la mie. Ils y conservent leur activité nocive pendant des périodes qui durent, la plupart du temps, pendant près d'un mois, mais toujours plus longtemps sur la mie que sur la croûte.

VACCINATIONS ET REVACCINATIONS.—On ne saurait trop insister sur l'efficacité et les bienfaits des vaccinations et revaccinations. Nous lisons dans la *Revue Scientifique*, qu'au cours de la récente épidémie de variole qui a sévi à Paris, en 1892 et 1893, M. Layet a pu prendre l'observation de plus de 2,000 varioleux, et il a pu classer les malades de la façon suivante :

De 0 à 10 ans, sur 100 varioleux, 82% n'avaient pas été vaccinés ; les autres avaient subi la vaccination. Sur 100 décédés, 96% n'avaient pas été vaccinés, et 4% avaient été vaccinés, mais non revaccinés.

De 10 à 20 ans, sur 100 varioleux, 31 n'avaient jamais été vaccinés : les autres avaient subi la vaccination, mais non la revaccination.

De 20 à 30 ans, sur 100 varioleux, 15 n'avaient jamais été vaccinés, 81 n'avaient pas été revaccinés et 4 avaient subi la revaccination.

A 50 ans et au-dessus, sur 100 varioleux, 14 avaient été vaccinés, 82 non vaccinés et 4 seulement avaient subi la revaccination.

D'autre part, M. Combemale, professeur à la Faculté de médecine de Lille, a étudié les délais que l'on peut laisser entre les revaccinations successives pour les enfants et les adultes, question

fort controversée, et il est arrivé aux conclusions suivantes :

1o Il est nécessaire de revacciner les enfants tous les cinq ans ;

2o Les adultes ne peuvent s'assurer une immunité réelle qu'en se soumettant à la revaccination tous les cinq ans également ;

3o En cas d'insuccès de la vaccination chez l'enfant, il faut procéder à la réinoculation jusqu'à ce que le succès s'en suive ;

4o La revaccination pratiquée au cours de l'inoculation de la variole n'influe pas plus favorablement que le fait d'une première inoculation vaccinale.

PHOTOGRAPHIE DE L'ÉLECTRICITÉ.—Les vrais savants ont sur les autres hommes cette supériorité que rien ne les arrête dans leur marche en avant. La conviction que toutes les ambitions sont permises à l'esprit de l'homme conduit ces chercheurs acharnés aux plus audacieuses expériences.

Le dix-neuvième siècle les aura vu accomplir, à cet égard, des prodiges en science chimique, physique, médicale ou industrielle.

Pour ne parler que d'une force parmi toutes celles que nous avons su conquérir, l'électricité, ne la voyons nous pas chaque jour mouvoir toutes nos machines, nous éclairer, nous chauffer et, prudemment dosée, nous guérir ?

C'est ici que les incrédules, nés malins, triomphent. Ils se bornent à demander : "Qu'est-ce que l'électricité ?" Et personne ne peut leur donner une définition scientifiquement catégorique.

Pour répondre à ces questions légitimes, les savants ont essayé de capter au passage ce fluide étrange et de fixer une image par la photographie. Comme une étincelle électrique de moyenne intensité dure 0,000,000,868 de seconde, on comprend qu'il n'était guère facile d'en obtenir une épreuve sur une plaque sensibilisée ! C'est pourtant ce qui fut fait par Thomson et Chaumatov, mais leurs travaux viennent d'être surpassés.

Un savant russe, précédé de l'approbation des savants étrangers, M. de Narkiewicz Jodko, membre de l'Institut impérial de médecine de Saint-Petersbourg, a quitté sa résidence de Nad-Niémen pour apporter à ses confrères de Paris une série de photographies doublement curieuses par les rapports profonds qu'elles démontrent entre l'électricité et notre organisme.

Considérant l'électricité comme la force vitale première d'où découlent toutes les autres par transformations successives dans la Nature, M. de Narkiewicz pense que l'homme, produit de cette Nature et plongé dans dans cette atmosphère chargée d'électricité, devait y puiser la force ignorée qui le fait vivre.

Il a vu dans l'être une véritable pile électrique qui reste en contact avec le milieu ambiant par l'échange constant du fluide électrique, appelé par lui principe vital.

Réunis chez lui ces derniers soirs, des savants français qui se sont spécialement occupés de ces études, le col de Rochas, professeur à l'École Polytechnique, les Drs Baraduc et Georges Encausse, d'Arsonval, Paul Richer Vigouroux, etc., ont examiné avec intérêt les photographies si curieuses que M. de Narkiewicz a faites des étincelles magnétiques obtenues à la surface du corps humain.

Ces épreuves affectent la forme d'une boule lumineuse, présentant plus ou moins d'irradiations et de fines arborescences suivant que le sujet est anémique, nerveux, sanguin, ou de vigueur exceptionnelle.

Dans ce dernier cas on assiste sur le cliché à une véritable explosion de molécules électriques.

Les chercheurs français que nous citons plus haut ont été d'autant plus séduits par les expériences et les démonstrations de M. de Narkiewicz Jodko qu'elles leur apportaient la confirmation de leurs propres travaux.

Nous ne pouvons malheureusement nous étendre ici sur les procédés mêmes du docteur russe dont l'exposé serait trop technique. Contentons-nous de dire avec M. Vigouroux, médecin de la Salpêtrière, qu'une science nouvelle est née.

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

Emilienne avait dans le cœur tant de bonté, tant de grandeur dans l'âme, qu'elle n'avait même pas un mouvement de colère, un sentiment de haine contre ses indignes parents qui l'avaient pour ainsi dire jetée à la porte, à qui elle devait de ne pas connaître seulement le nom de son père.

Mais elle était fort attendrie en pensant à sa mère adoptive, qui avait su lui tenir lieu de tout, et en se disant : " Que serais-je devenue, si je n'avais pas eu le bonheur de tomber entre ses mains ? "

Elle se rappelait tout ce que lui avait dit Marguerite et, respectueuse des sages paroles de la pauvre morte, elle éloignait de son esprit tout ce qui aurait pu en troubler la sérénité, elle ne laissait pénétrer en elle ni la vanité, ni l'orgueil, ni aucun sentiment de révolte contre sa destinée ; elle se garantissait contre les pensées suggestives d'ambition et de revendication.

Oh ! elle ne songeait guère à cette fortune de ses parents que, sans doute, on lui avait volée ; elle aurait seulement voulu savoir le nom de sa mère et celui de son père, afin de pouvoir les mêler dans ses prières et les prononcer souvent au fond de son cœur.

Emilienne se disposait à replacer dans la boîte et dans le même ordre les diverses pièces du vêtement d'enfant qu'elle avait examinées avec un si profond attendrissement, lorsque, jetant les yeux au fond du coffret, elle y vit une toute petite boîte pareille à celles qui sortent des pharmacies et contiennent des pilules.

Tout de suite elle pensa à cette petite médaille d'argent dont lui avait parlé Marguerite et qu'elle se rappelait, d'ailleurs, avoir portée dans ses années d'enfance.

En proie à une émotion nouvelle, elle ouvrit la petite boîte.

La médaille était là, sur un lit de ouate, avec son cordonnet de soie noire.

La jeune fille la prit, et comme elle avait fait du bonnet, la porta pieusement à ses lèvres.

Comme si elle eût deviné les paroles prononcées par Rosina, sa nourrice, en lui mettant au cou la médaille, Emilienne murmura lentement :

— Peut-être cette médaille a-t-elle appartenu à ma mère ; elle a dû m'être donnée par quelque main amie afin de me porter bonheur.

Elle resta un instant silencieuse et reprit :

— Maman Marguerite l'a enlevée de mon cou dans la crainte que je ne la perde ; mais à présent, je suis une grande fille et raisonnable... Chère petite médaille, continua-t-elle d'une voix mouillée de larmes, tu es tout mon héritage ; je vais te remettre à mon cou et jamais je ne me séparerai de toi !... Oh ! oui, je le sens là, dans mon cœur, tu me porteras bonheur !

Emilienne approcha encore la médaille de ses lèvres, puis elle replaça le vêtement dans le coffret, qu'elle referma et remit dans l'armoire.

Un instant après, elle rentra dans l'atelier qui était aussi sa chambre à coucher.

Elle s'assit près de sa table à ouvrage, prit un crochet et commença un petit ouvrage en employant un peloton de soie noire.

Catherine entra.

— Comment, vous travaillez ! s'exclama-t-elle.

— Oh ! ce que je fais ne me fatigue pas les yeux.

— Qu'est ce donc ?

— Vous voyez, un cordon.

— Ah ! oui.

— Pour porter à mon cou cette médaille.

— C'est un souvenir ?

— Oui, un souvenir.

— De Marguerite ?

La jeune fille ébaucha un sourire, mais ne répondit pas. Elle ne voulait rien apprendre à Mme Martinet, et pour ne pas mentir, elle se taisait.

Catherine resta quelques instants avec Emilienne, puis se retira, disant qu'elle allait se coucher et conseillait à la jeune fille de ne pas veiller plus longtemps.

Mais la jeune ouvrière tenait à terminer le cordon, et, quand elle se mit au lit, à onze heures, la médaille était pendue à son cou.

Elle fut longue à s'endormir ; elle avait dans la tête un fourmillement de pensées qui chassaient le sommeil. Elle repassait encore dans sa mémoire ce que sa mère adoptive lui avait appris, et elle se promettait de ne jamais oublier les conseils donnés par la chère défunte.

Si elle n'avait plus son père et sa mère, que lui importait sa famille ! Est-ce qu'elle avait besoin de les connaître, de savoir qui ils étaient ces gens qui l'avaient repoussée, jetée aux hasards de la vie, ces gens dont elle avait été l'innocente victime ? Après tout, est-ce qu'elle avait tant que cela à se plaindre de la destinée ? Grâce à ce métier que sa mère adoptive lui avait appris, elle aurait une existence tranquille, elle pourrait sans effroi envisager l'avenir.

E-t-ce qu'elle n'avait pas le droit de se trouver heureuse ?

Elle n'avait pas été vouée à la misère, au malheur, comme on l'aurait voulu, sans doute ; loin de là, elle avait retrouvé une mère, une bonne mère, qui l'avait sagement élevée et tendrement aimée.

Retournant de quelques années en arrière, elle se voyait à Salvignac, ayant un livre à la main et étudiant sa leçon de grammaire, d'histoire ou de géographie sous les yeux de Marguerite, qui lui donnait toutes les explications qu'elle demandait.

Elle croyait sentir encore la douce tiédeur des baisers que lui donnait sa mère le soir quand elle se couchait et le matin à son réveil.

Elle se retrouvait à l'école du village au milieu de ses jeunes compagnes qui l'appelaient Emilienne, Emilienne Lormont.

Eh bien, c'était son nom ; elle n'avait pas besoin d'en avoir un autre. Le peu qu'elle savait de sa naissance ne pouvait intéresser personne ; elle ne parlerait jamais de cela. Et en prenant cette résolution elle se disait :

— C'est mon secret à moi, à moi seule, je le garderai enfermé dans mon cœur.

Sa tête se chargeait peu à peu des vapeurs du sommeil, ses pensées devenaient confuses, se fondaient dans le vague.

Soudain et comme à travers un nuage, elle vit passer des figures souriantes : Mme Villarceau, M. et Mme Deltel et leur fils.

Le tableau s'effaça, les lèvres de la jeune fille remuèrent et, doucement, laissèrent échapper ce nom : " Lucien ! "

Emilienne dormait.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

I.—PÈRE ET GRAND-MÈRE

Mme Villarceau était seule dans son petit salon où rien n'avait été changé depuis la mort du docteur. Du reste, aucune modification n'avait été apportée au mobilier de l'hôtel et la veuve avait tenu à ce que chaque objet occupât la même place.

On voyait toujours à l'angle de la cheminée le fauteuil où le bon docteur s'asseyait quand il tenait ses auditeurs sous la charme de sa conversation.

Au dessus de la cheminée il revivait encore dans le beau portrait, un chef-d'œuvre de Bonnat, que l'on avait admiré à l'exposition des Beaux-Arts de 1874.

Mme Villarceau était toujours parfaitement conservée. C'est à peine si quelques fils argentés sillonnaient sa chevelure bien lisse. Ses yeux gardaient leur vivacité et leur limpidité, et si le teint n'avait plus la fraîcheur de la jeunesse, la peau était encore exempte de rides.

Elle portait la tête droite ; sa taille un peu forte n'était pas courbée par l'âge et il était difficile d'admettre, en la voyant, qu'elle eût dépassé la soixantaine.

Le culte de son cher mari était dans son cœur comme aux premiers jours de deuil ; mais il n'y avait aucune ostentation dans ses regrets ; elle évitait soigneusement de communiquer aux autres la contagion de sa tristesse.

Elle apportait dans les réunions de la famille et dans le cercle des relations que lui imposait sa situation sociale, une aménité qui ne se démentait jamais, cette sérénité d'humeur qui donne tant de charme au commerce des vieillards dont les glaces de l'âge n'ont pas refroidi la jeunesse du cœur.

Elle tenait à la main un livre, dont les feuillets n'était pas encore coupés, et paraissait le lire avec un vif intérêt lorsque la femme de chambre entr'ouvrant la porte après avoir frappé, annonça :

— Monsieur Lebrun.

— Faites entrer, dit Mme Villarceau.

Elle ferma aussitôt son livre, qu'elle posa sur le guéridon.

Le sculpteur sur bois avait bien vieilli, ses cheveux étaient tout blancs ; des rides profondes creusaient son visage très maigre. Le profil de son visage qui avait toujours été en harmonie avec le caractère ferme et résolu de Lebrun, présentait ses lignes anguleuses encore accentuées ; mais l'expression de bonté répandue sur la physionomie n'en n'était pas altérée.

Quoique la mise du sculpteur fût très convenable, la façon dont il portait ses vêtements révélait toujours le même dédain de la recherche et de l'élégance.

Lebrun était de ces hommes qui aiment mieux être que paraître.

— Bonjour, cher monsieur Lebrun, lui dit Mme Villarceau, en lui présentant la main, savez-vous que vous vous faites bien rare ici ?

— Le travail me laisse peu de loisirs, madame, puis je crains d'être importun.

— Importun ! quel vilain mot ! Est-ce que vous pouvez l'être jamais ? Vous avez été l'ami de mon mari, vous êtes notre ami à tous et vous serez toujours le bienvenu dans cette maison.

—Comme vous êtes bonne, madame !

—Allons, asseyez-vous là, près de moi, et parlez-moi de vos affaires.

—Que puis-je vous dire, madame ? J'ai tout lieu d'être satisfait ; les commandes ne manquent point et j'ai peine à y suffire. J'ai toujours une bonne santé, que pourrais-je demander de plus ?

M. Lebrun n'avait pas l'habitude de se plaindre, et même autrefois, quand il avait traversé des jours difficiles, il n'en avait jamais rien laissé paraître.

—Avez-vous reçu des nouvelles de votre cher Paul ? demanda Mme Villarceau.

—Oui, madame, j'ai reçu une lettre de lui ce matin, et c'est précisément pour vous prier de la lire que j'ai pris la liberté de venir.

En parlant, le sculpteur avait tiré la lettre de sa poche. Il la présenta à Mme Villarceau.

Le vieille dame assujétit son binocle sur son nez et commença la lecture.

A mesure que les lignes passaient sous ses yeux, sa figure devenait plus souriante ; on voyait qu'elle prenait grand plaisir à lire cette lettre et combien elle s'intéressait à qui l'avait écrite.

Après avoir lu, elle murmura :

—Le cher enfant !

Puis elle rendit la lettre à M. Lebrun.

—Quelle belle chose que la jeunesse ! reprit-elle aussitôt ; eh bien, oui, mon ami, j'aime à voir cette confiance dans l'avenir, cette foi en soi-même qui se manifeste dans chaque ligne de cette lettre de votre fils. On sent qu'il a laissé courir sa plume sur le papier, ouvrant tout son cœur, au lieu de se mettre à la recherche de phrases pompeuses.

Paul se montre ainsi tel qu'il est ; ardent, enthousiaste de son art, le cœur débordant de tendresse pour son père, de bonne amitié pour nous qu'il veut considérer comme des bienfaiteurs.

—Ne l'êtes-vous pas, en effet ? Paul n'oublie pas que vous avez été les premiers à l'encourager, qu'il a été reçu ici comme s'il eût été de la famille, que vous avez voulu qu'il fût l'ami de M. Lucien. Dieu merci, madame, Paul n'est pas un ingrat.

—Eh bien, mon ami, sachons-lui gré de sa reconnaissance, ce n'est pas une vertu si commune.

Il est et restera, je l'espère bien, l'ami de mon petit fils ; ils sont dignes l'un de l'autre.

—Oh ! madame . . .

—Ils ont travaillé, mon cher Lebrun, et, pour eux, l'avenir s'ouvre également brillant. Si nous avons le droit d'être fiers de Lucien, vous pouvez aussi, mon ami, être fier de votre brave enfant. C'est par son travail l'élévation de ses pensées, que Paul a mérité le succès auquel il est arrivé.

Victorieux de ses concurrents, tous plus âgés que lui, premier grand-prix de Rome, il est sur le chemin de la gloire,

Dernièrement je causais de lui avec un critique d'art dont l'autorité est reconnue. Il me disait : " M. Paul Lebrun est appelé à prendre place parmi les plus illustres peintres de notre école française."

—Oui, oui, mon ami, vous pouvez être fier de votre fils.

—Je le sais, madame, et peut-être même ne suis-je pas exempt d'orgueil.

Mme Villarceau eut un doux sourire. Comme elle le comprenait bien cet orgueil d'un père !

—Ah ! reprit le sculpteur avec une sorte d'enthousiasme, ils ont bien marché les deux amis ! Sorti un des premiers de l'École polytechnique, M. Lucien, à l'École des mines, s'était déjà signalé par de remarquables travaux ; aussi le Ministre a-t-il tenu à l'attacher à son ministère, certain qu'il serait à la hauteur des missions les plus délicates.

—Lucien a réalisé, sinon dépassé, toutes les espérances de sa famille. Ah ! le Dr Villarceau serait bien heureux s'il pouvait applaudir aux succès de son petit-fils. Mais ces succès, comme ceux de votre fils, au prix de quel travail ont-ils été obtenus ?

Ce n'est pas impunément que, pendant de longues années, notre jeune ingénieur a pâli sur les livres de science. De ce surmenage intellectuel il est resté à Lucien une gravité qui n'est pas de son âge.

—Ne vous en affligez pas, madame, cette gravité le préservera des entraînements auxquels sont accessibles les natures plus exubérantes.

—Qui sait ? Je ne rappellerai pas la vieille métaphore du feu qui couve sous la neige ; mais j'ai bien étudié Lucien ; son apparente froideur cache une tendance à l'exaltation qui, à un moment donné, peut dérouter toutes les prévisions. Je crains bien que chez lui la passion longtemps contenue ne soit que plus violente.

J'aimerais mieux le voir gai et expansif comme votre Paul.

—Mais, madame, mon fils n'est pas toujours gai ; je l'ai plus d'une fois surpris soucieux, rêveur.

—Ah !

—Il ne m'en a pas dit la cause et je ne l'ai point interrogé à ce sujet ; mais j'ai facilement deviné qu'il pensait à sa mère.

En prononçant ces mots la voix du sculpteur avait pris un singulier accent d'amertume.

Mme Villarceau regretta d'avoir incidemment réveillé de pénibles souvenirs ; elle se préparait à détourner la conversation, mais Lebrun ne lui en laissa pas le temps.

Il continua :

—Sa mère, dont je ne lui parlais plus, après lui avoir dit qu'elle était morte, peu de temps après son entrée au lycée de Chartres. Eh bien, madame, il ne m'a pas cru ; il était bien difficile, en effet, qu'il pût me croire. Hélas ! je ne pouvais pas lui faire connaître l'horrible vérité, mais ne l'a-t-il pas un peu soupçonnée ? Il n'a rien dit, alors ; mais, depuis, quelles ont pu être ses pensées ?

N'ayant plus revu sa mère, n'en ayant plus entendu parler, a-t-il fini

par croire que, réellement, elle était morte ? J'ai essayé de sonder sa pensée et son cœur, mais trouvez-y donc ce qu'ils veulent tenir caché !

Heureusement, depuis sa naissance, sa mère s'était peu occupée de lui, son chagrin ne fut pas aussi grand qu'il aurait pu l'être ; malgré cela, je suis convaincu qu'il ne l'a pas oubliée.

Plus d'une fois, sans doute, en pensant à son ami Lucien, qui a deux mères, lui, en regardant la tendresse de Mme Villarceau pour son petit-fils, le dévouement de l'amour maternel de Mme Delteil, plus d'une fois, sans doute, il s'est dit amèrement :

—" Pourquoi n'ai-je pas aussi ma mère ?

Hélas ! madame, comment ne serait-il pas soucieux, ce pauvre enfant, qui n'a jamais connu cette affectueuse sollicitude dont son ami Lucien a été entouré depuis son enfance, qui n'a jamais senti la douceur des baisers d'une mère ?

Oh ! je l'aime bien, allez ; mais que de fois je me suis dit, avec une douleur profonde, qu'un père ne remplaçait pas une mère !

Paul a eu toute ma tendresse, tout mon amour : était-ce assez pour lui ? Trop souvent il n'a trouvé auprès de moi que le visage triste et sombre de son père.

Comment n'aurait-il pas été amené à comparer sa destinée à celle de son ami ?

Oui, madame, Paul est d'un caractère gai, mais il y a une ombre : la pensée de sa mère !

Et je ne peux pas réagir contre cela ; je ne peux rien lui dire !

Oh ! cette femme ! Oh ! la malheureuse ! Pourquoi ne puis-je l'arracher de la pensée de mon fils, comme je l'ai arrachée de mon cœur ? Ah c'est parce que je l'aurais ardemment aimée, que je l'avais adorée, que du jour où le masque est tombé, du jour où elle m'est apparue hypocrite et infâme, il n'est plus resté en moi aucun vestige d'affection. Le mari outragé n'avait plus pour elle que du mépris et du dégoût !

Quand je l'eus mis au lycée, je tremblais qu'elle ne lui eût transmis ses mauvais instincts, quelques-uns de ses vices. Je l'ai étudié, je l'ai observé, j'ai cherché à le prendre en défaut ; grâce à Dieu, je n'ai trouvé en lui que droiture, loyauté, horreur du mensonge, de toute bassesse, de toute lâcheté. Enfin j'eus la joie de constater que ni par les traits du visage, ni par les sentiments il ne me rappelait celle que j'avais chassée.

Lebrun s'était animé, échauffé en parlant sa voix était devenue forte et vibrante.

—Mon ami, dit doucement Mme Villarceau, calmez-vous ? Oubliez cette malheureuse pour ne songer qu'à votre fils qui est, lui, si digne de vous.

—Mais, madame, répliqua vivement Lebrun, si j'évoque son souvenir que je voudrais à jamais effacer de ma mémoire, c'est à cause de mon fils, de mon fils seul. Ah ! s'il était convaincu qu'elle est morte, s'il ne pensait plus à elle, comme je serais tranquille ! Oui, madame, — Dieu me pardonne ce vœu homicide, — je serais rassuré pour l'avenir si j'étais certain que la tombe s'est refermée sur elle.

Le jour où j'ai reproché son infamie et lui ai dit que nous ne pouvions plus habiter sous le même toit, n'a-t-elle pas eu l'audace de me menacer de revendiquer ses droits de mère devant la loi ? Elle n'a reculé qu'en présence de la certitude d'un échec et à cause de la honte qui retomberait sur elle.

Oh ! reprendre son fils, o'le !

Elle le pourrait moins encore aujourd'hui qu'autrefois ; l'échec serait aussi certain et la honte plus grande.

—Oh ! je n'ai pas à redouter qu'elle me sépare de mon fils. Mais dans la voie où elle est entrée, on tombe si bas presque toujours qu'on ne peut s'émouvoir d'un scandale. Le scandale ! pour certaines femmes dégradées, il est un élément de réclame !

Comprenez, madame ; qu'elle vienne à apprendre que Paul s'est fait un nom dans les arts qui nous dit que stimulée, mal conseillée par le démon de l'orgueil, elle ne viendra pas crier bien haut :

" Paul Lebrun est mon fils, je le réclame en invoquant les droits de la nature.

—Elle n'oserait pas faire cela, dit tranquillement Mme Villarceau.

—Les femmes éhontées ont toutes les audaces, madame, et celle dont nous parlons est capable de tout. Bien certainement sa requête serait repoussée ; mais je me verrais forcé d'apprendre à Paul ce qu'est sa mère, de lui dire pourquoi je l'ai chassée.

—Oh ! madame, que le ciel me préserve de porter au cœur de mon fils un coup aussi terrible.

—Allons, mon ami, il faut voir les choses moins en noir.

—Assurément, madame, ce ne sont que des appréhensions, des craintes probablement chimériques ; mais encore une fois, cette misérable est capable de tout : vous savez ce qu'il y a de fiel dans son âme, puisqu'elle a tenté de détruire le bonheur de votre fille, dont elle se prétendait la meilleure amie.

Ah ! je n'ai pas oublié le défi qui faisait étinceler son regard au moment de notre séparation. Toute sa physionomie exprimait la haine et des pensées de vengeance.

Si elle ne devait atteindre que moi, je l'attendrais sans crainte et sans trouble, sa vengeance ; mais je songe à ce qu'il y a d'horrible dans la situation d'un fils condamné à rougir de sa mère, à la mépriser, et qui ne pourrait plus voir une femme au bras de son mari sans se dire, en courbant la tête :

—Je suis le fils d'une de ces créatures dont un honnête homme repousse le contact avec dégoût.

Oh ! alors, ce ne serait plus un nuage de tristesse passagère qui assombrerait le front de Paul, mais une incurable douleur qui pénétrerait dans son âme.

—Mais vous n'avez plus entendu parler de cette malheureuse ?

—C'est vrai.

—Après tant d'années écoulées, avez-vous quelque raison de craindre qu'elle ne reparaisse ?

—Aucune, jusqu'à présent.

—Eh bien, alors, pourquoi vous tourmenter ?

—Des pressentiments, balbutia Lebrun.

—Comme vous le pensiez tout à l'heure, peut-être est-elle morte.

Le sculpteur secoua la tête.

—Si, comme je me plais à le supposer, elle est partie pour Java, je me demande souvent, afin de calmer mes appréhensions, ce qu'elle gagnerait à en revenir. Là-bas, son passé n'est pas connu ; en France, à Paris, tout lui parlerait de sa honte.

—Vous avez raison, monsieur Lebrun. Eh bien, dites-vous que vos terreurs sont purement imaginaires. Quant à ces tristesses de votre fils, que vous exagérez sans doute, elles disparaîtront avec le temps.

Sa lettre nous annonce son prochain retour à Paris ; nous le fêterons, nous lui procurerons des distractions. Lucien l'introduira dans le monde ; les plaisirs, le travail surtout ne lui laisseront pas le temps de se livrer à des rêves attristants ; et puis son succès, qui ira grandissant, sera plus efficace encore. Enfin bientôt, comme nous pour Lucien, vous songerez à le marier.

—Oh ! fit le sculpteur.

—Mais oui, mais oui, à le marier, et nous vous y aiderons.

—S'il n'écoute que les conseils de son père, dit sourdement Lebrun, Paul ne se mariera jamais !

—Allons, allons, mon ami, répliqua Mme Villarceau, il ne faut pas permettre à votre raison de s'égarer ainsi ; toutes les femmes ne sont pas des coquines !

—Non, certes !

—Et, Dieu merci, les bonnes, les vertueuses, sont encore le plus grand nombre. Vous avez été trompé, mon ami ; mais mon pauvre mari et nous tous ici l'avons été, et avant vous, par cette malheureuse.

—Elle aurait trompé le monde entier.

—M. Villarceau s'est toujours reproché d'avoir été la cause involontaire de votre malheur. Que de fois ne l'ai-je pas entendu déplorer son aveuglement ! Cela et le vol des papiers ont attristé ses dernières années... il ne pouvait se consoler d'avoir été trop confiant.

—C'est vrai, madame, M. Villarceau a surtout souffert de sa bonté.

Instinctivement, le regard de la veuve se porta sur le portrait du docteur et ses yeux se mouillèrent de larmes.

—Depuis lors, reprit-elle, je n'ai jamais revu sur ses lèvres ce doux et franc sourire que le peintre y avait mis et qui lui était habituel.

—Oh, madame, dit Lebrun très ému, pardonnez-moi d'être venu raviver votre douleur en vous entretenant de mes misères.

—Mon ami, le souvenir de ceux que nous avons perdus n'est pas sans douceur. Mais c'est surtout des vivants que nous devons nous occuper ; vous, M. Lebrun, comme ma fille, mon gendre et moi, nous avons un devoir à remplir ; c'est de nous consacrer, vous au bonheur de votre fils, nous à celui de Lucien. Ils ont l'avenir devant eux, laissez-les l'envisager avec confiance et ne les attristons pas en trop arrêtant notre pensée sur le passé.

—Vous avez raison, madame ; chacun a dans ce monde sa part d'épreuves ; il faut se résigner et ne pas se plaindre des siennes. Non, on ne doit pas murmurer contre sa destinée quand on a assez de sujets de consolation.

Il s'était levé et avait pris son chapeau.

—N'oubliez pas, lui dit Mme Villarceau, que nous voulons voir votre fils dès qu'il sera arrivé.

—Vous aurez sa première visite, madame.

Il baïsa respectueusement la main de Mme Villarceau et prit congé.

D'un pas encore alerte, il regagna les hauteurs du quartier Saint-Maur.

II.—MADAME PRUDENCE

Dans cette partie de la rue Lafayette qui s'étend de la rue de la Chaussée-d'Antin à la rue Le Pelletier, le flâneur parisien amateur de bibelots peut s'arrêter devant beaucoup de boutiques d'objets d'art et de curiosité.

L'une de ces boutiques, assez spacieuse, avait pour enseigne :

A LA PENSÉE

Les nombreux objets étalés à la vitrine, ceux que l'on voyait à l'intérieur de la boutique, dispensaient d'indications plus explicites.

C'étaient des bronzes anciens et modernes, des émaux, des ivoires, des biscuits de Sèvres et de Saxe, des faïences rares, des armes provenant des pays sauvages, enfin tout un assortiment d'articles propres à provoquer la convoitise du collectionneur.

La disposition de la plupart de ces objets accusait une habile entente de la mise en scène.

Si l'on franchissait la première pièce, on se trouvait dans une seconde, plus vaste, ayant jour sur une cour et précédant une troisième pièce, qui était l'arrière-boutique, laquelle ressemblait assez au boudoir d'une femme galante.

La seconde pièce était un autre magasin, mais rempli, celui-ci, de marchandises assez encombrantes : des étoffes neuves et d'occasion, des robes et des chapeaux de femmes, tous autres objets de toilette à l'usage de la femme ; des tapis et des tentures de toute valeur, depuis la vulgaire mo-

quette jusqu'aux merveilles sorties des ateliers de Smyrne, et même quelques meubles peu nombreux pour indiquer aux visiteurs que toutes les demandes pouvaient obtenir satisfaction.

La boutique et le magasin y attendant avaient été ouverts dix-huit mois auparavant par une femme inconnue. On ne connaissait rien de son passé, si ce n'est qu'elle se disait veuve et qu'elle tentait de refaire sa fortune compromise dans de malheureuses spéculations.

On appelait cette femme Mme Prudence.

Son commerce consistait principalement à acheter à des particuliers, surtout à des femmes dans la gêne, des objets qu'elle revendait à d'autres avec, bien entendu, un bénéfice plus ou moins grand.

Les commencements avaient été modestes et difficiles ; mais, bientôt prenant une rapide extension, son commerce avait si parfaitement réussi qu'elle excitait la jalousie des autres marchands de curiosités, ses concurrents, des autres revendeuses d'objets de toilette.

A quoi devait-elle son succès ? On ne sait jamais bien comment se fait une clientèle. Toutefois nous pouvons dire que Mme Prudence était une femme fort entendue, très adroite, très insinuante, sachant se servir de la parfaite connaissance qu'elle avait de cette catégorie de femmes qui formaient sa clientèle.

Ces femmes, aujourd'hui dans l'opulence, tombant demain du faite des grandeurs et si bas, souvent, que la misère les étirent, ont existé de tout temps à Paris. En entendant mieux, ce sont les courtisanes à tous les degrés de l'échelle, les demi-mondaines.

On les a vues au jardin Mabille, à Valentino, à la Grande Chaumière, au Vaux-Hall ; on les rencontre aujourd'hui au Jardin de Paris, au Casino de Paris, au Moulin-Rouge.

Certes, Mme Prudence était bien placée pour recevoir la visite de ces demoiselles à leur descente du quartier Bréda et du quartier de l'Europe.

Mme Prudence était une femme mûre ; on lui donnait quarante ou cinquante ans, en réalité elle en avait quarante cinq. Mais elle pouvait paraître beaucoup plus jeune et faire illusion à ceux qui ne la regardaient pas d'assez près pour constater l'emploi des artifices à l'aide desquels une femme sait si bien dissimuler sur son visage les outrages du temps.

En l'examinant avec attention, on pouvait reconstituer tous les détails d'une beauté qui a dû être remarquable. Mais le teint était terriblement fané. Les cheveux noirs laissaient voir des fils argentés et se faisaient rares aux tempes.

Il était facile de constater que le crayon passait sur ses sourcils pour en faire ressortir le dessin à demi effacé.

Les lèvres d'un rouge vif trahissaient l'usage du carmin ; les lignes du visage avaient perdu leur netteté, et les chairs n'avaient plus cette fermeté qui est le privilège de la jeunesse. Pour elle, le printemps était passé depuis longtemps, elle était à son automne ; et cependant l'ensemble du visage avait encore tout ce charme que l'on trouve à la nature dans les derniers beaux jours de l'arrière-saison.

Ce qui avait le plus survécu dans ce qui avait été le caractère particulier de sa beauté, c'étaient deux yeux noirs, superbes encore, en dépit de l'inexorable patte d'oie qui s'y était attachée ; ils avaient conservé leur vivacité et leur expression remarquablement intelligente.

Elle s'habillait simplement, sans prétention à l'élégance, sentant bien qu'il serait maladroit à une marchande d'offusquer ses clientes par des recherches de coquetterie et l'étalage d'un luxe qui ne lui convenait point. Malgré cela, elle communiquait à la simplicité de sa mise et peut-être à son insu, un cachet de rare distinction.

Elle était un peu forte de taille, non obèse, mais très alerte dans ses mouvements.

A première vue, on reconnaissait une femme pleine de ressources, et l'on était pas surpris de sa prompte réussite dans les affaires. C'est que, en effet, on ne pouvait pas être plus habile à acheter et à vendre, à saisir les occasions qui se présentaient et à les faire naître au besoin. Personne ne savait mieux qu'elle allécher le client, le séduire par un sourire engageant, le captiver par le charme de sa parole, qu'elle appliquait au caractère, à l'âge et à la condition de chacun.

Très digne quand il le fallait, elle se mettait à l'unisson des personnes à qui ne déplaisaient pas un peu de laisser aller et d'abandon. Elle n'était jamais empruntée, ni gênée, quand elle avait à donner la réplique aux femmes du demi-monde qui aimaient à causer avec elle. Les opérations importantes ne l'embarrassaient pas non plus, mais elle semblait leur préférer les petits bénéfices qu'elle trouvait auprès des Phryniens en décadence. Elle faisait des crédits, mais elle prenait des précautions pour ne pas perdre à ce jeu, car Prudence était la prudence même. Elle cultivait des relations avec les soubrettes de ces dames, qui trouvaient chez elle le placement des toilettes défraîchies que leur abandonnaient leurs maîtresses.

La journée approchait de sa fin lorsqu'une voiture s'arrêta devant la boutique. Un jeune homme et une toute jeune femme très élégamment vêtus mirent pied à terre et entrèrent dans le magasin.

Ils examinèrent différents objets, qu'ils marchandèrent et enfin arrêtaient leur choix sur un bronze florentin attribué à Benvenuto Cellini.

—Madame, dit le jeune homme, vous voudrez bien le faire porter à cette adresse.

Il remit à la marchande une carte ornée d'une couronne de baron.

Mme Prudence les suivit du regard pendant qu'ils regagnaient leur voiture, et sa physionomie, qui avait été constamment souriante, changea brusquement, prenant une expression très sombre, très dure.

Il y eut dans son regard comme un éclair de colère concentrée ; on eût dit que d'amers souvenirs avaient surgi tout à coup dans son esprit.

—Allons, grommela-t-elle entre ses dents, le passé est passé, et puisqu'on ne peut y revenir, il ne faut plus y penser.

Ah ! ces gens-là sont bien naïfs, s'ils croient que j'ai été leur dupe... Lui, baron de Verdun ! allons donc, ça me fait rire !... Eux mariés ! par exemple, je voudrais bien savoir à quel arrondissement. Allez, mes petits amis, c'est à d'autres qu'à moi qu'il faut conter ces histoires-là.

Puis, s'adressant à la femme de confiance attachée à son service.

— Elisabeth, lui dit-elle, tu accompagneras le porteur de ce bronze et tu auras soin de ne t'en dessaisir que contre le paiement intégral de la facture. Du reste, je sais qu'on ne te monte pas le coup, à toi.

— Oui, oui, vous pouvez compter sur moi.

Elisabeth était une forte femme trapue qui pouvait lutter de vigueur avec un homme.

Quant à Mme Prudence, elle ne donnait jamais un démenti à son nom. Elle se mit à son bureau pour établir le bilan de la journée.

Elle était occupée à ce travail lorsqu'un homme entra.

Cet individu devait avoir plus de cinquante ans, autant qu'on en pouvait juger par une figure qui disparaissait en grande partie sous une barbe grisonnante et inculte. Sa figure, maigre et fatiguée, avait ce teint b'ême que l'on remarque chez les hôtes des maisons centrales.

Deux petits yeux très vifs brillaient sous de profondes arcades sourcilières. Une chevelure mal peignée tombait sur le front sillonné de rides ; des pommettes osseuses faisaient saillie sur les joues.

Cet homme était misérablement vêtu. Son chapeau de feutre avait des tons rouscâtres ; le paletot flottant sur les reins laissait voir la corde et le pantalon, terminé par des franges laméables, tombait sur de vieilles frottines éculées.

Il pénétra dans le magasin d'un pas indécis. Voyant deux femmes, il semblait se demander à laquelle il devait s'adresser.

Il se dirigeait vers Elisabeth, occupée à ranger les objets qu'on avait déposés pour les montrer aux précédents visiteurs, lorsque Mme Prudence leva la tête.

Le personnage n'était pas de ceux avec qui elle croyait devoir se mettre en frais d'aimable diplomatie.

— Que désirez-vous ! demanda-t-elle d'un ton assez sec.

L'homme s'approcha.

— Madame, répondit-il, on m'a dit que vous achetiez des objets d'art.

— Pas toujours, mais quelquefois, quand c'est une occasion et que l'objet me convient. Voyons ce que vous me proposez d'acheter.

L'individu tira de la large poche de son paletot un objet enveloppé dans un journal, le sortit de la feuille et le présenta à Mme Prudence.

C'était un magnifique coffret, à peu près de la dimension d'une bonbonnière. Il était en or et en argent, admirablement ciselé ; mais bien plus précieux par le travail exquis de l'artiste que par la matière.

Sur le couvercle était peinte une délicieuse tête de femme, contemporaine de Mme de Pompadour, et signée du nom de Lancret, le peintre gracieux du dix-huitième siècle. Autour du coffret courait une couronne de feuilles de laurier. La miniature était encadrée d'une guirlande de perles fines de la plus belle eau, entremêlées de rubis.

Il suffit d'un coup d'œil à la marchande à la toilette pour reconnaître que ce merveilleux bijou avait une très grande valeur.

Aussi se possé-t-elle tout de suite cette question :

— Comment cet admirable objet d'art est-il entre les mains de cet homme si mal vêtu ?

Toutefois, elle n'exprima ni admiration, ni soupçon, et dit simplement :

— Combien voulez-vous vendre cette boîte !

— Je ne sais pas au juste ce qu'elle vaut, répondit l'homme ; mais on m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous, que vous étiez très consciencieuse et que vous m'achèteriez ce coffret un prix raisonnable.

— Qui donc vous a adressé ici ?

L'individu resta un instant interloqué, puis répondit :

— Un monsieur qui a fait ici quelques achats.

— Vous appelez ce monsieur.

— Ernest Dament.

— Ce nom m'est inconnu, mais qu'importe. Voulez-vous cinq cents francs de votre boîte ?

— Oh ! madame, elle vaut bien davantage.

— Alors, faites votre prix.

— Je pense que mille francs...

L'objet en valait plus de cinq mille.

— Mille francs, fit Mme Prudence, je ne dis pas non ; mais vous comparez qu'avant de faire marché je veuille examiner cet objet à loisir et me rendre compte de la valeur des perles, des rubis et de la finesse des ciselures.

— Rien de plus juste, madame.

— Dans un instant, nous allons passer dans une autre pièce où nous aurons plus de clarté qu'ici.

Et s'adressant à Elisabeth, Mme Prudence lui dit :

— Allez allumer la lampe dans le salon.

Ce n'était pas le coffret, mais l'homme lui-même que la marchande à la toilette voulait mieux examiner.

Tout d'abord la figure de cet homme l'avait frappée, et plus elle le regardait, plus elle arrivait à se convaincre qu'elle ne le voyait pas pour la première fois.

Quant au coffret, elle ne doutait pas qu'il ne fût le produit d'un vol.

De sa voix calme et toujours très froide, elle reprit :

— Comment avez-vous ce coffret ? D'où vous vient-il ?

L'homme qui avait évidemment préparé certaines de ses réponses, répondit :

— C'est un héritage de famille.

— De votre famille à vous ?

— Oui.

— Ah ! bien.

— On peut avoir été riche, madame et par suite d'accidents fréquents dans la vie, se trouver dans le besoin, être tombé dans le besoin, être tombé dans la misère.

— Et se voir forcé de se défaire d'un objet que l'on aurait voulu conserver comme souvenir.

— Voilà, madame.

— Hélas ! fit Mme Prudence, comme peinée cela arrive malheureusement trop souvent. Comment vous appelez-vous, monsieur ?

— Alexis Pontois.

La marchande écrivit.

— Et vous demeurez ? demanda-t-elle.

— A Montmartre, rue du Poirier, n° 14.

Au dessous du nom, Mme Prudence écrivit l'adresse et reprit :

— Nous sommes obligés à ces formalités, nous autres marchands de curiosités et d'objets d'art, qui achetons souvent à des particuliers qui nous sont inconnus, de même qu'il nous est enjoint d'aller payer au domicile du vendeur, ce que je ferai pour vous, si nous faisons affaire. La police se montre sévère avec nous et, en vérité elle a raison. Supposez, par exemple, que j'achète un objet provenant d'un vol, si je n'ai pas pris certaines précautions, si je ne me suis pas conformée aux exigences de la police, je puis être considérée comme receleuse et poursuivie. Or, vous comprenez, monsieur, que je ne tiens peu à avoir des démêlés avec la Justice.

Elisabeth reparut disant :

— Madame Prudence, le salon est éclairé,

— Eh bien, monsieur, dit la marchande, donnez-vous la peine de me suivre.

Ils sortirent de la boutique traversèrent la seconde pièce et pénétrèrent dans le petit salon.

La lampe était placée sur un gaéridon, qui occupait le milieu de la pièce.

Mme Prudence fit asseoir l'individu en face d'elle, de l'autre côté de la table et de façon à ce que son visage se trouvât en pleine lumière.

Avec sa loupe, la marchande examinait attentivement le coffret, ce qui ne l'empêchait point de lever de temps en temps les yeux sur le vendeur, qui commençait à se sentir mal à l'aise sous ce regard scrutateur.

— Mais où donc ai-je déjà vu ce visage ! continuait à se demander la marchande à la toilette.

Enfin, rompant le silence :

— Oui, dit-elle lentement, cet objet a du prix ; il date du milieu du dix-huitième siècle, entre 1740 et 1750, une des plus belles époques de la bijouterie française. Cependant, monsieur, ne soyez pas étonné si je montre peu d'empressement à vous l'acheter. Je vous le répète, nous sommes soumis à la surveillance rigoureuse de la police ; il faut que nous expliquions la provenance de tous les articles qui entrent chez nous.

— Mais, madame...

— Vous m'avez donné vos nom et prénom, votre adresse, et je ne mets pas en doute ce que vous m'avez dit.

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur, je n'hésiterai ce coffret que si vous justifiez qu'il vous vient d'un héritage.

L'homme se dressa brusquement, très rouge.

A présent, sans doute, il regrettait d'être entré chez la brocanteuse.

— Madame, répliqua-t-il, du ton d'un homme blessé dans sa dignité, je vois que nous ne pouvons pas nous entendre ; il est donc inutile de discuter plus longtemps. Comme je n'ai plus rien à faire ici, veuillez me remettre mon coffret.

Il avançait la main pour le prendre, mais Mme Prudence, les yeux ardemment fixés sur lui, feignit de ne pas entendre les paroles, de ne pas voir le geste. Elle eut cependant un léger tressaillement. C'est que la lumière se faisait tout à coup dans ses souvenirs.

— Cette fois j'y suis, se dit-elle, je connais cet homme.

Sous son regard de plus en plus pénétrant, l'individu se troubla et se sentit traversé par un frisson.

Il essaya encore de reprendre le coffret ; mais Mme Prudence ne le laissa pas à portée de sa main.

— Un instant, s'il vous plaît, ne soyez pas si pressé, dit-elle. Vous m'avez menti tout à l'heure, ce coffret ne vous vient pas d'un héritage, vous l'avez volé !

Le visage de l'individu se contracta affreusement.

— Madame, répliqua-t-il d'une voix creuse, si vous étiez un homme vous me rendriez raison de cette sanglante injure.

— Allons, allons, fit-elle toujours très calme, ne faites donc pas l'indigné et ne prenez pas la peine de jouer avec moi à l'homme offensé. Vous ne vous appelez pas Alexis Pontois.

— Madame !

— Inutile de protester ; je vous connais.

— Vous... vous me connaissez, balbutia-t-il.

— Oui, sous plusieurs noms, y compris le véritable.

— Je vous dis, moi, que vous vous trompez, à moins que ce ne soit vous qui jouiez ici je ne sais quelle comédie.

— Da moment que je vous dis que vous ne vous appelez pas Pontois, que vous avez volé ce coffret et que je vous connais, à quoi bon nier ?

Il regarda cette femme terrible avec une expression d'indicible effarement.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTEES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33 1/2 p.c d'escompte
Garnitures et Passementeries — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.
150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.
Un lot de dentelles crèmes, blanches et
rouges, drabes et rouges, différentes lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.
Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.
Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours.

John Murphy & Cie
1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club
Carte Or V. S. O. P.
GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout
\$1.25 LA BOUTEILLE



MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

10201

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le VIN à
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à l'art
possède à la fois les principes actifs
de l'HUILE de FOIE de MORUE et
les propriétés thérapeutiques des pré-
parations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE
de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANÉMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pour
sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er}
juin. Paris et départements, un an : 18 fr.
six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 9
fr. six mois : 5 fr. S'adresser à la librairie
Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite
par les

POUDRES -
ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$6

En vente dans toutes les pharmacies de
première classe. Dépôt général
pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine
MONTREAL Tel. Bell 6 513

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son-
lues par tout le monde

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 4 août 1894.

35,621

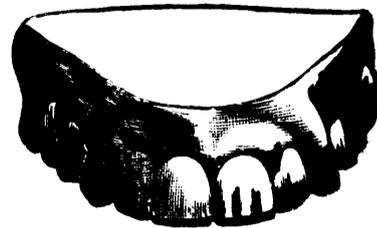
La PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 26c par
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

Neuveau procédé américains pour plem-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistant que le ciment, imitant par-
faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plember et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Empiâtre Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux EMPLATRES SOUVERAINS DES
MONTAGNES VERTES de GEO. TUCKER pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine
Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal. - Prix 25c



CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of In-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mecha-
nical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK 361 BROADWAY.